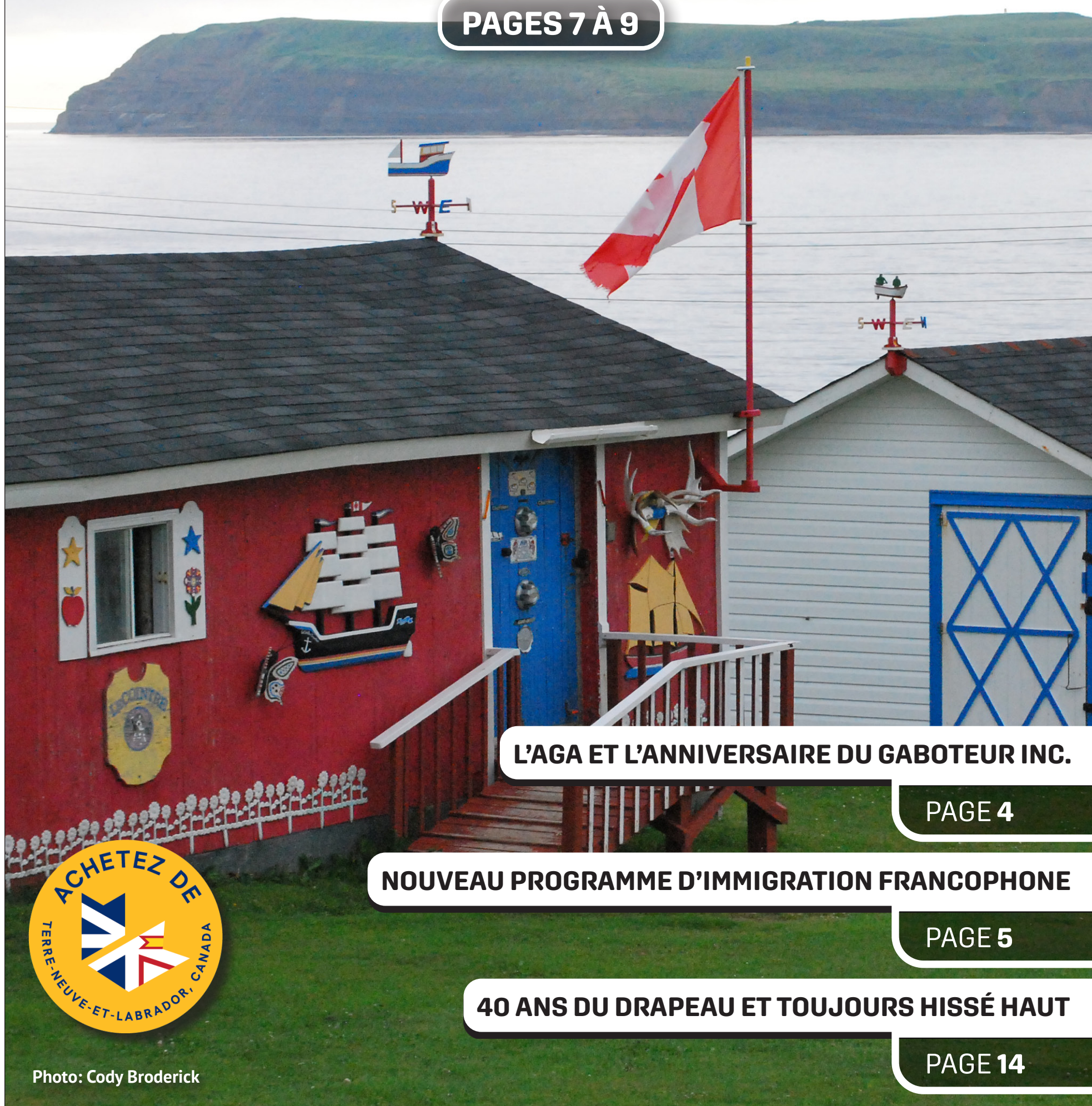




RESTER OU PARTIR? VOILÀ LA QUESTION

PAGES 7 À 9



L'AGA ET L'ANNIVERSAIRE DU GABOTEUR INC.

PAGE 4

NOUVEAU PROGRAMME D'IMMIGRATION FRANCOPHONE

PAGE 5

40 ANS DU DRAPEAU ET TOUJOURS HISSÉ HAUT

PAGE 14

Photo: Cody Broderick



- ▶ Terre-Neuve et le Labrador
- ▶ Au fil des jours
- ▶ En français
- ▶ Depuis 1984

papier et numérique
paper and digital

35\$
+taxes

numérique seulement
digital only

25\$
+taxes

www.gaboteur.ca/abonnez-vous



gaboteur.ca

ÉCONOMIE

CODY BRODERICK - LE GABOTEUR - IJL - ATL

Churchill Falls: une autre étape franchise

Du 14 au 17 septembre, les députés provinciaux se sont réunis à la Chambre d'assemblée pour débattre le projet d'entente sur Churchill Falls et Gull Island lors d'une session extraordinaire. L'entente a été approuvée à l'issue d'un vote, remporté par 21 voix contre 18.

«Décision historique» prise à la suite de quatre jours de débats, les politiciens de Terre-Neuve-et-Labrador se sont mis (assez) d'accord sur le nouveau projet d'entente avec le Québec sur Churchill Falls et Gull Island.

L'accord initial, signé en 1969, permet à Hydro-Québec de payer actuellement 0,2 cent par kilowattheure pour l'électricité produite à Churchill Falls. Ce prix est depuis des décennies une source de ressentiment envers le Québec à Terre-Neuve-et-Labrador.

En vertu du nouvel accord, approuvé par une faible majorité, Hydro-Québec paierait davantage. Commencant à 1,8 cents par kilowattheure en 2027, le prix augmenterait pour atteindre une moyenne de 7,4 cents par kilowattheure au cours des 50 prochaines années. Les revenus totaux que recevrait Terre-Neuve-et-Labrador à travers l'entente atteindraient 49 milliards de \$.

L'entente fournirait également environ 23 000 emplois aux résidents des deux provinces. 85% des emplois

dans la construction de la nouvelle centrale à Gull Island seront comblés par des résidents de Terre-Neuve-et-Labrador, priorisant l'embauche des membres de la Nation Innue du Labrador.

La faible majorité qui a voté pour l'accord dans la Chambre d'assemblée ne représente que les députés de cette province. Avec des désaccords non seulement de la part de l'opposition libérale, mais également de la part des partis québécois et la Nation Innue du Labrador, les perspectives sur l'entente sont partagées.

Avis partagés

Le protocole d'accord signé en 2024 par l'ancien premier ministre de Terre-Neuve-et-Labrador, Andrew Furey, et l'ancien premier ministre du Québec, François Legault, aurait dû être officialisé en avril 2026.

Si le chef du Parti progressiste-conservateur Tony Wakeham avait promis une référendum sur l'entente aux dernières élections provinciales en octobre 2025, il a également promis

la mise en place d'une comité indépendant pour passer l'entente en revue. Le comité, qui comprend Chris Huskison, Guy Holburn et Michael Wilson, a affirmé que l'ancienne entente n'était pas dans l'intérêt du public, mais une référendum n'a jamais été réalisée.

De retour à la table des négociations avec la Belle Province après que son parti a été élu l'automne dernier, monsieur Wakeham a annoncé une nouvelle entente le 17 août aux côtés de la première ministre du Québec et du premier ministre du Canada.

Projetant une valeur estimée totale de 70 milliards de \$, le gouvernement fédéral y investit 10 milliards de \$ pour accélérer les négociations entre les deux provinces. L'entente représente pour le gouvernement fédéral une opportunité pour combler les besoins dans la stratégie nationale pour une économie canadienne électrifiée.

Le nouvel accord, souligne Tony Wakeham dans un communiqué publié après la vote, «donne à notre

province le contrôle sur l'utilisation de notre énergie, ce qui nous offre la possibilité de soutenir de nouvelles industries et la croissance économique ici, chez nous.»

John Hogan, chef de l'opposition officielle de Terre-Neuve-et-Labrador, n'en est pas convaincu. Son parti constate par exemple que le prix payé par le Québec pour l'électricité provenant de Gull Island va en réalité baisser au fil du temps. On affirme également que l'accord ne fait l'objet d'aucun contrôle indépendant.

«J'exhorte vivement [le gouvernement conservateur] à mettre en place un mécanisme de contrôle véritablement indépendant et à s'engager à soumettre les accords définitifs à la Chambre d'assemblée pour un débat approfondi avant leur signature – ce qui constituerait une dernière occasion de bien faire les choses», déclare-t-il.

Suite en page 4

POLITIQUE

CODY BRODERICK - LE GABOTEUR - IJL - ATL

Une Terre-Neuvienne au volant lors d'une visite historique

Le 20 septembre, le premier ministre du Canada et le président de la France se sont donnés rendez-vous à Saint-Pierre-et-Miquelon, archipel français situé à une vingtaine de kilomètres de la péninsule de Burin. Faisant partie du convoi canadien au cours de la visite, la Terre-Neuvienne résidente de Saint-Pierre, Monica Clément, fait le point.

Décédé en 2015, le regretté auteur-compositeur-interprète Ron Hynes a souvent décrit Terre-Neuve à des publics étrangers comme «une île au large de la France». Avec son humour sec, il faisait référence à Saint-Pierre-et-Miquelon, et non à la France métropolitaine.

Entre l'héritage commun de la pêche à la morue, la proximité géographique et certaines ressemblances culturelles, Terre-Neuve-et-Labrador et Saint-Pierre-et-Miquelon entretiennent depuis longtemps des liens particuliers. Le 20 septembre, ces liens ont pris une dimension nouvelle lorsque le premier ministre canadien Mark Carney et le président français Emmanuel Macron se sont rencontrés sur l'archipel.

Si la visite de la présidence française sur le territoire est une première depuis une dizaine d'années, c'est notamment la première fois qu'un premier ministre canadien met pied sur sol saint-pierrais. Pour Monica Clément, cette rencontre historique a commencé loin des salles des discours diplomatiques.

Environ une semaine avant la visite, la propriétaire de Let's Sea SPM reçoit un courriel du gouvernement local. On lui demande ses disponibilités et une facture, sans toutefois lui

préciser l'identité de ses passagers.

À l'heure convenue, elle s'est présentée à l'aéroport avec sa mini-fourgonnette. On lui a fait subir «une inspection totale». C'est à ce moment qu'elle comprend que la mission qui lui est confiée n'est pas une course touristique ordinaire. «Et tout à coup, on me place en deuxième position dans le convoi», raconte-t-elle. Avec le photographe et le vidéaste officiels du gouvernement à bord, ainsi que d'autres membres du personnel de Carney, Monica s'est retrouvée à quelques voitures seulement du premier ministre. Carney et Macron circulaient dans un autre véhicule, entourés de voitures de police dispersées le long du parcours.

La principale raison de la visite d'Emmanuel Macron était de découvrir l'archipel et ses défis, qui nécessitent selon madame Clément un besoin de soutien. La présence de Mark Carney représentait toutefois «la cerise sur le gâteau» parce que l'archipel partage ses eaux avec le Canada et, selon The Observatory of Economic Complexity, près de la moitié des importations totales de Saint-Pierre-et-Miquelon proviennent du Canada. De nombreuses familles de Saint-Pierre, comme les Clément, comptent également des Terre-Neuviens parmi elles, que ce soit au sein

de couples mixtes ou dans leur arbre généalogique.

Coopération franco-canadienne

La rencontre entre les deux dirigeants s'inscrit dans un «agenda de rapprochement» et dans un effort plus large du Canada visant à réduire sa dépendance économique envers les États-Unis, pays avec lequel le Canada est actuellement engagé dans une guerre commerciale.

À Saint-Pierre, les dirigeants des deux nations ont exprimé leur volonté de collaborer dans des domaines tels que la défense, l'espace, l'énergie et les technologies. Ils ont également annoncé la création du Forum de recherches polaires Canada-France, dont la première édition se tiendra à Saint-Pierre-et-Miquelon. Le président Macron a aussi exprimé son intérêt pour l'exploitation d'un gisement pétrolier sous-marin situé au large de l'archipel et compte importer du gaz naturel liquéfié canadien.

Les deux politiciens n'ont jamais directement évoqué le président américain dans leurs discours, mais ont répété à plusieurs reprises les valeurs d'indépendance, de démocratie et de coopération.

«Nous croyons ensemble que nos pays sont deux grandes nations indépendantes et qui veulent le rester», a déclaré le président Macron lors d'une mêlée de presse avec le premier ministre canadien.

«Nous agissons main dans la main pour relever [les] défis géopolitiques les plus importants dans le monde actuel», a affirmé pour sa part Mark Carney.

La rencontre à Saint-Pierre-et-Miquelon n'a toutefois duré que quelques heures. Mark Carney est ensuite retourné à Ottawa pour rencontrer le premier ministre de la Norvège, Jonas Gahr Støre. Le lendemain, Carney et Macron se sont rendus à New York, où ils ont défendu leur collaboration devant l'Assemblée générale des Nations unies.

Quatre jours avant la rencontre sur l'archipel français, la présidente de l'Union européenne, Ursula von der Leyen, avait même invité le Canada à devenir le premier «membre associé» du bloc. Cette désignation n'existe toutefois pas encore et les critères d'adhésion et les bénéfices possibles demeurent inconnus.

Suite en page 15

Un plan d'urgence jugé inefficace

Selon un ancien superviseur de structures, surfaces et entretien mobile pour Transports Canada à l'aéroport régional de Wabush, Kirk King, le plan des mesures d'urgence de cet aérodrome, qui dessert la population de l'ouest du Labrador et de Fermont, au Québec, comporterait des défaillances majeures susceptibles d'entraîner de graves conséquences.

Monsieur King affirme que la vie de personnes aurait possiblement été indûment mise en danger lors de l'alerte à la bombe du 30 août 2026 et que les procédures dans ce cas précis auraient constitué un échec à bien des égards. Ce dernier explique que lorsqu'un tel signalement, qui constitue une réelle menace pour la sécurité, survient, il y a des procédures strictes à suivre et que celles-ci n'auraient pas été observées. Il indique qu'aucun responsable de l'aéroport n'aurait été présent sur place pour activer le centre de coordination des urgences ni pour déclencher le plan d'urgence.

Monsieur King précise que lorsqu'une alerte à la bombe se produit sur l'aire de trafic, le plan d'urgence prévoit un processus qui doit impérativement être respecté à la lettre. Selon lui, ce grave

manquement s'expliquerait par le fait que la gestion de cet aérodrome par Transports Canada se fait à distance et non localement et que le gestionnaire ne connaîtrait pas les règles et la marche à suivre dans un tel scénario. Il considère que Transports Canada devrait montrer l'exemple en tant qu'exploitant et organisme de réglementation et, à son avis, les responsables de l'organisation échoueraient sur tous les aspects puisque ce ne serait pas la première fois que le plan d'urgence n'aurait pas été activé alors qu'il aurait obligatoirement fallu qu'il le soit.

Les défaillances qui se seraient produites lors de la récente alerte à la bombe selon monsieur King: l'aérogare n'aurait pas été évacuée sur-le-champ, le centre de coordination des urgences n'aurait pas

été activé, aucune coordination n'aurait été faite avec Transports Canada, la vie des personnes sur place aurait été mise en danger et il y aurait eu des lacunes dans la consignation des événements.



L'aéroport de Wabush. Photo: Éric Cyr (TDN)

La plantation d'arbustes au parc national du Gros-Morne

Darroch Whitaker, scientifique des écosystèmes ayant plus de 20 ans d'expérience, nous montre le travail derrière les rideaux de cette initiative verte.

En août dernier, les employés de Parcs Canada, appuyés par des contractuels, ont planté 200 000 jeunes arbres dans l'arrière-pays près de Cow Head, Sally's Cove et l'étang Baker's Brook dans le Parc national de Gros-Morne.

Les travaux visent à rétablir l'intégrité écologique des zones forestières qui sont endommagées par le broutage excessif et soutenu des orignaux. «Nous devons agir en prenant une action concertée et intelligente pour protéger l'intégrité du parc pour les années futures», affirme Darroch Whitaker, scientifique des écosystèmes derrière le projet.

Scientifique au travail

«Mon travail consiste à évaluer les espèces à risque, les pêches et le prélèvement par coupes d'arbres à l'intérieur du parc», explique Darroch Whitaker.



Depuis le début du programme, l'équipe de Darroch Whitaker a planté plus de 730 000 arbres dans le parc national de Gros-Morne. Photo: Courtoisie

«Je fais aussi l'inventaire des divers changements sur le terrain de l'écosystème. C'est fascinant de voir l'évolution des interactions de tout cela et surtout d'en observer leur adaptation.»

«Je fais partie d'une équipe de conservation du territoire à Parcs Canada par laquelle nous nous intéressons à la santé biologique des différentes catégories vivantes», souligne-t-il en ajoutant que l'impact du changement climatique est une de leurs priorités.

La plantation des arbres fait partie d'un programme de long terme visant la santé des forêts et la gestion durable de la population d'orignaux dans le parc. «Le programme dont nous parlons, comprend l'observation de la faune par hélicoptère et de planifier des interventions, comme la plantation d'arbres», précise le scientifique.

Introduite à Terre-Neuve en 1904, la population d'orignaux atteint aujourd'hui environ 125 000 individus sur l'ensemble de l'île. Pour lutter contre cette augmentation démographique et protéger les arbres, la chasse à l'orignal a été autorisée dans le parc national depuis 2011. «Par cette chasse contrôlée, nous avons stabilisé le nombre d'orignaux [dans la région] à 2000», précise monsieur Whitaker.

La saison de chasse à l'orignal dans le parc national de Gros-Morne a débuté le 26 septembre dernier et se terminera le 31 janvier 2027.

Logistique appliquée

Depuis le lancement de ce programme, plus de 730 000 arbres ont été plantés, affirme monsieur Whitaker. «Le but visé est de mettre en sol un total de près d'un million d'arbres d'ici trois ans, dont des espèces différentes principalement constituées d'épinettes noires et blanches, de sapins baumiers, de mélèzes, de pins blancs et de bouleaux», dé-

taille-t-il. «Afin d'atteindre ce but, nous produisons dans notre pépinière à Rocky Harbour plusieurs semis et travaillons étroitement avec notre partenaire provincial à Corner Brook pour que nous ayons la quantité requise pour notre opération.»

Loin des yeux des touristes et des populations locales, précise le scientifique, la plantation d'une telle population d'arbres nécessite quant à elle l'appui d'une logistique ciblée. «Il en va de la croissance des semis en pépinière qui prend deux ans, à leur transport par hélicoptère, à la plantation par une équipe spécialisée, à l'évaluation de leur croissance en terrain approprié à l'aide d'images satellites.»



«Cet exercice est compliqué les jours de plantation si la météo n'est pas au rendez-vous. Nous devons composer avec cela», explique Darroch Whitaker. Photo: Courtoisie

ÉDITO

Joyeux anniversaire(s) au Gaboteur

Aujourd'hui, ce 5 octobre 2026, VOTRE journal souffle ses 42 bougies. Ce n'est pas le seul anniversaire qu'on fête ce mois-ci.

Le 5 octobre 1984, la première édition du *Gaboteur* a vu le jour. Depuis lors, malgré tous les défis, ce petit journal a toujours le vent en poupe!

Depuis sa création, le journal que vous tenez entre les mains, ou que vous lisez sur l'écran, est la vitrine des communautés d'expression française de Terre-Neuve-et-Labrador. Il relate les dernières nouvelles en français, les histoires des francophones de la province et les détails sur toutes les activités culturelles et communautaires qui se déroulent dans la langue de Molière.

Dans une province où le fait français demeure toujours trop méconnu, *Le Gaboteur* est essentiel. N'oubliez pas: c'est VOTRE journal. Il est là pour vous tenir informés et pour partager vos opinions. C'est pour ça que nous avons besoin de VOUS pour poursuivre notre aventure.

Retour sur l'assemblée générale annuelle

Il y a dix ans, en août 2016, l'ancienne directrice générale et rédactrice en chef, Jacinthe Tremblay, m'a confié ma première mission en tant que pigiste. Le mois d'octobre marque quant à lui les 8 ans que je suis em-

ployé au journal.

Depuis, l'assemblée générale annuelle 2026 était probablement le plus tôt et la plus efficace à laquelle j'aie jamais assisté. Je tiens à remercier les membres qui ont participé, Axel Belgarde et Jenna Maloney d'avoir joué de la musique et surtout Jérémy Pommier, le directeur général du Gaboteur Inc. qui a organisé la belle soirée. Je remercie également notre nouveau stagiaire, Roland Timothée Mvondo, que vous allez tous croiser sur le terrain à un moment donné!

Tenue à la salle The SPACE située à St. John's, l'assemblée générale annuelle a vu l'élection d'un nouveau membre au conseil d'administration, Alexandre Gauthier. Il rejoint Cyr Couturier, Marilaine Landry, Andrée Thoms, Fairouz Amirouche, Ysabelle Hubert et Axel Belgarde. Cyr Couturier, qui est également président d'Horizon TNL, l'organisme de développement économique de langue française de la province, entame sa dernière année de son mandat actuel en tant que président.

Sur les 345 000\$ en revenus, environ 61 000\$ proviennent du Consortium des médias communautaires de lan-

gues officielles en situation minoritaire, qui subventionne non seulement les stages, mais aussi l'Initiative du journalisme local, programme qui finance la production et le partage d'articles civiques. Alors que les revenus issus de la vente publicitaire et des abonnements n'ont pas encore retrouvé leur niveau habituel depuis que Meta a bloqué l'accès aux journaux sur les réseaux sociaux, le Collectif canadien de journalisme a compensé cette perte à hauteur de 26 500\$. L'organisme a finalement terminé l'année financière avec un petit déficit de 3431\$.

Grâce au Fonds d'appui stratégique aux médias communautaires, aussi subventionné par le Consortium, Le Gaboteur Inc. est actuellement en train d'élaborer une nouvelle stratégie commerciale avec la firme québécoise Vignola. Si la prochaine étape du projet implique une collaboration étroite avec le conseil d'administration, l'avis de nos lecteurs sera plus important que jamais. Qu'aimeriez-vous trouver dans VOTRE journal? Quelle direction aimeriez-vous qu'il prenne? Comment envisagez-vous son avenir?

Depuis le début de cet exercice, l'une des remarques qu'on nous a transmis

est que le journal ne sort pas assez de la capitale. Ce dernier temps, *Le Gaboteur* a quand même trouvé de nouveaux points de distribution auprès de Chez les Français de l'Anse-à-Canards, de l'Association régionale de la côte ouest à Stephenville, et de Mo's Café à Happy Valley-Goose Bay. Plus *Le Gaboteur* envahira vos espaces, plus nous espérons que vous envahirez ses pages.

Qu'allez-vous trouver dans cette édition du journal? Un autre anniversaire, car le 5 octobre marque non seulement les 42 ans du journal, mais également les 40 ans du drapeau de la francophonie provinciale! Vous allez également découvrir plusieurs témoignages sur les raisons qui mènent les gens à jeter l'ancre à Terre-Neuve-et-Labrador, sur ce qui pousse d'autres à partir, et sur ce qui motive certains à revenir. Dans ce journal, vous allez aussi revivre les moments forts du Festival international du cirque de St. John's, des concerts et même découvrir un nouvel organisme francophone qui voit le jour à Happy Valley-Goose Bay.

Bonne lecture!

Cody Broderick
Rédacteur en chef

Suite de la **page 2**

Dans un communiqué publié juste avant le vote final à la Chambre d'assemblée, la Nation innue du Labrador a appelé les députés provinciaux à voter contre l'accord proposé. «La Nation innue n'est pas opposée au développement», lit-on. «Nous sommes prêts à être partenaires d'un développement responsable qui respecte les droits des Innus et apporte des avantages substantiels et durables à notre peuple.»

La grande chef de la Nation innue, Jodie Ashini, a ensuite

expliqué aux journalistes de Radio-Canada le lendemain que le nouveau projet d'entente réduit considérablement les prestations accordées aux Innus par rapport à l'accord signé en 2024 par le gouvernement libéral.

À l'autre côté de la frontière

Le Québec est en pleine élection pendant la rédaction de cet article. On appelle les Québécois aux urnes le 5 octobre, soit la date de publication de ce journal.

Dans un sondage réalisé par Léger le 20 septembre, le Parti Québécois était en tête de la course. Les libéraux québécois sont quant à eux à la deuxième position et le Coalition avenir Québec est en troisième. En avance des élections le 23 septembre dernier, ces partis politiques ont fait un débat télévisé où l'entente a fait partie du débat.

En félicitant l'approbation de l'entente par le gouvernement de Terre-Neuve-et-Labrador, la première ministre qué-

bécoise sortante, Christine Fréchette, déclare sur X que «c'est une étape importante qui vient d'être franchie».

«L'entente de Churchill Falls est une entente entre deux sociétés d'État hydroélectriques - ce n'est pas une entente politique dont vous êtes responsable», affirme quant à lui Charles Milliard, chef du Parti libéral du Québec.

Contrairement à ses anciennes affirmations, le chef du Parti québécois Paul St-Pierre Plamondon semble

pourtant plus ouvert à l'entente qu'auparavant. À Rivière-du-Loup au début du mois de septembre, il a déclaré aux journalistes que «dans la mesure où l'entente est bonne, nous, on n'a pas intérêt à la déchirer pour la déchirer.»

Les gouvernements se donnent jusqu'à la fin de l'année pour terminer l'entente, mais sur le papier, la date limite pour la conclusion de l'accord définitif est fixée au 31 mars 2027.

UN NOM D'ARTISTE MAL ORTHOGRAPHIÉ

Une erreur s'est glissée en page 12 de notre dernière édition, dans l'article intitulé «La musique franco de plus en plus reconnue». Le nom de famille d'un des artistes du groupe Port-aux-Poutines y a été écrit Belgrade, alors qu'il fallait écrire **Belgarde**. Nous présentons nos excuses à l'artiste Axel Belgarde ainsi qu'à nos lecteurs pour cette erreur.



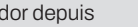
Le GABOTEUR

Le Gaboteur est le journal francophone de Terre-Neuve-et-Labrador depuis 1984. Il est publié en versions papier et numérique par la société sans but lucratif LE GABOTEUR INC.

SIÈGE SOCIAL
223-233 rue Duckworth, suite 204
St. John's (TNL) A1C 1G8

1(709)753-9585

Un gaboteur, c'est un bateau qui transporte des marchandises ou des personnes de port en port. C'est aussi une personne qui se promène un peu partout et rapporte des nouvelles.



CONSEIL D'ADMINISTRATION

Cyr Couturier
Ysabelle Hubert
Andrée Thoms
Alexandre Gauthier

Marilaine Landry
Fairouz Amirouche
Axel Belgarde

Contact: presidence@gaboteur.ca

ÉQUIPE

Directeur général
Jérémy Pommier - dg@gaboteur.ca

Rédacteur en chef
Cody Broderick - redaction@gaboteur.ca

Journaliste
Roland Timothée Mvondo - admin@gaboteur.ca

Mise en page
Mohera-Lily Baird-Georges

Ont collaboré à ce numéro
Raymond Cusson, André Magny, Julien Cayouette (Francopresse), Célian Lézar, Shannon Dinn, Coline Tisserand, Georgia Lainey, Jouana Randriamahaleo, Alick Tsui, Pascal Lapointe (Sciencepresse)

Impression: Advocate Printing
Distribution (dernier numéro): 800 exemplaires
ISSN 0836-8155

PUBLICITÉ

Représentation nationale
Réseau Sélect
dblanchette@reseauselect.ca

Terre-Neuve-et-Labrador, Saint-Pierre et Miquelon
Le Gaboteur Inc.
info@gaboteur.ca, www.gaboteur.ca/annoncer

ABONNEMENT
Tarifs pour un an, avant taxes

CANADA	Papier + numérique: 35 \$ Numérique (Canada): 25 \$
INTERNATIONAL	Numérique: 30 \$ Papier + numérique: 130 \$

www.gaboteur.ca/abonnez-vous



FIER MEMBRE

GAGNANT DU PRIX D'EXCELLENCE 2022
meilleur chronique

FINALISTE AUX PRIX D'EXCELLENCE 2023
meilleur article ats et culture
meilleure photographie
meilleur projet spécial imprimé

FINALISTE AUX PRIX D'EXCELLENCE 2024
pour la qualité éditoriale et graphique
meilleur article arts et culture
meilleure photographie
meilleur projet spécial imprimé

FINALISTE AUX PRIX D'EXCELLENCE 2025
pour la qualité éditoriale
meilleur article arts et culture
meilleur article communautaire

FINALISTE AUX PRIX D'EXCELLENCE 2026
meilleur éditorial
meilleur impact visuel éditorial
voix marquante de l'année

LE GABOTEUR INC. est membre du Réseau.Presse. Nous sommes fiers d'appuyer la Fondation Donatien Frémont.

IMMIGRATION

ROLAND TIMOTHÉE MVONDO

PIAAIF: Innovation en matière d'immigration francophone

Et si une partie de la réponse aux défis démographiques que connaissent les communautés francophones en situation minoritaire hors Québec se trouvait dans une nouvelle façon de penser l'immigration francophone? C'est le pari que fait le Programme Intégré d'Accompagnement et d'Appui pour l'Immigration Francophone (PIAAIF), une initiative portée par une association nouvellement créée à Happy Valley-Goose Bay.

Originaire du Cameroun, Richard Ndoumbe vit à Terre-Neuve-et-Labrador depuis près de deux ans. Son immigration au Canada a d'abord été motivée par des raisons familiales. C'est pour rejoindre son épouse, installée dans la province un an avant lui, qu'il a choisi de franchir le pas malgré les nombreux changements et défis que cela impliquait.

Cette décision représentait également un véritable tournant sur le plan professionnel. Avant son arrivée au Canada, Richard Ndoumbe avait acquis une solide expérience dans les domaines des relations internationales, de la coopération territoriale, du développement local et des politiques publiques au Cameroun, son pays natal. Il a notamment travaillé sur des projets liés à la mobilité des populations et à la collaboration entre collectivités.

«Le PIAAIF est né de la rencontre entre ces deux expériences. Mon parcours professionnel dans le domaine de la coopération territoriale et mon expérience personnelle de l'immigration m'ont progressivement conduit à cette réflexion», explique-t-il.

Selon lui, le parcours migratoire francophone vers le Canada demeure largement fragmenté. Les dif-

férentes étapes, de la préparation au départ jusqu'à l'intégration dans la communauté d'accueil, sont souvent abordées séparément, ce qui crée un décalage entre les compétences des nouveaux arrivants, les besoins réels des localités et les conditions favorables à leur établissement durable.

«Immigrer au Canada m'a fait moi-même éprouver le processus migratoire. Cela m'a permis de regarder l'immigration sous un angle nouveau et de comprendre les défis présents entre la préparation, le départ, l'arrivée, l'emploi, l'intégration et la rétention d'un immigrant», souligne-t-il.

Faire des territoires de véritables acteurs

L'innovation proposée par le projet dont Richard Ndoumbe est l'un des initiateurs repose sur une idée simple: pourquoi le migrant devrait-il être le seul lien entre son territoire d'origine et son territoire d'accueil?

Son approche vise plutôt à faire des collectivités elles-mêmes des acteurs à part entière du processus migratoire.

«L'immigrant ne sera plus seul dans son parcours. Les collectivités auront elles aussi un rôle important à jouer»,

affirme-t-il.

Dans sa phase initiale, le projet entend s'appuyer sur la coopération territoriale entre le Cameroun et le Canada. Le Cameroun constitue déjà l'un des principaux pays d'origine de l'immigration francophone vers les communautés francophones en situation minoritaire au Canada. Richard Ndoumbe estime que cette initiative pourra s'appuyer sur les liens multiséculaires qui unissent déjà les deux pays ainsi que sur leurs systèmes de gouvernance décentralisée.

«La particularité du projet est de mettre en place une coopération structurée qui facilite la mobilité migratoire entre des territoires décentralisés de nos pays respectifs. Au Cameroun, il s'agit des collectivités territoriales décentralisées et au Canada, des municipalités. Ce sont les institutions les plus proches des populations», explique-t-il.

Une rencontre d'intérêts mutuels

La mise en relation directe des collectivités constitue le cœur de la démarche proposée par l'initiative PIAAIF. L'objectif est de construire une immigration plus cohérente, mieux adaptée aux besoins locaux et

fondée sur le partage des responsabilités.

«Dans plusieurs projets que j'ai menés auparavant, j'ai constaté que le point de départ et le point d'arrivée d'un migrant sont certes encadrés par l'État, mais, à l'échelle humaine, ce sont avant tout les collectivités qui jouent un rôle central», rappelle-t-il.

Cette approche permettra notamment de mieux prendre en compte les besoins réels des communautés d'accueil en matière de main-d'œuvre, de services et de développement local. Elle pourra également favoriser une meilleure intégration des immigrants et, surtout, leur rétention à long terme dans les régions concernées.

Richard Ndoumbe insiste également sur une dimension souvent négligée: la préparation des nouveaux arrivants avant leur installation. Selon lui, les réalités climatiques, linguistiques, professionnelles et culturelles rencontrées à l'arrivée diffèrent souvent des attentes initiales des immigrants.

Suite en page 15

SOCIÉTÉ

ANDRÉ MAGNY - LE GABOTEUR - IJL

Rencontre provinciale des aînés francophones

La Fédération des francophones de Terre-Neuve-et-Labrador (FFTNL) a réuni, du 11 au 13 septembre 2026 à Bay Roberts, une quinzaine d'aînés francophones provenant de différents coins de la province. Deux jours pour parler notamment des besoins de ceux qui ont bâti la francophonie terre-neuvienne.

Pour Mailys Ribot, chargée de projets au sein de la FFTNL, qui s'est d'ailleurs chargée de défrayer les coûts des participants à Bay Roberts, l'enjeu était d'abord de partager certaines réalités. «On cherchait un modèle de gouvernance et il semblerait qu'on soit tombé d'accord pour mettre en place quelque chose», dit-elle. Tout en précisant cependant que la structure n'est pas encore complètement officielle, même si certaines idées ont été avancées. L'objectif: créer un mécanisme consultatif permettant aux aînés de faire remonter leurs préoccupations directement aux élus provinciaux et fédéraux, via la FFTNL.

Jean-Marc Bélanger, qui participait également à la rencontre, confirme que la gouvernance était bien au cœur des discussions. «Un des objectifs, c'était la communication, puis l'autre c'était d'essayer de trouver un modèle de gouvernance pour que les aînés s'impliquent davantage.» Selon lui, la confusion entre les rôles de la FFTNL (provinciale) et ceux des associations locales, comme l'Asso-

ciation Régionale de la Côte Ouest (ARCO) compliquait parfois la compréhension du Réseau Aînés francophones de Terre-Neuve-et-Labrador, qui a pour mission de favoriser et de valoriser la contribution des personnes aînées dans la communauté francophone de Terre-Neuve-et-Labrador. La rencontre a permis de clarifier ces mandats.

Des réalités régionales très différentes

Les discussions ont aussi mis en lumière les écarts entre les régions. «Les besoins ne sont pas les mêmes», rappelle Mailys Ribot. Si on dit, par exemple, qu'il y a un manque de transport en commun dans la capitale, «au Labrador, ils rient jaune un peu, parce que ça n'existe même pas là-bas», explique-t-elle.

Jean-Marc Bélanger abonde dans le même sens: les aînés veulent mieux connaître ce qui se fait ailleurs pour s'inspirer des bonnes pratiques. «Si un programme fonctionne bien sur

la côte ouest, est-ce qu'on pourrait l'adapter [ailleurs]?» Cette volonté de partage est l'un des éléments les plus marquants de la rencontre.

Vers une gouvernance consultative

Pour structurer cette participation, les aînés ont exploré différents modèles. On leur a présenté plusieurs options, et le groupe a convergé vers une gouvernance consultative, flexible et adaptée aux réalités du bénévolat. «Un des problèmes, des fois, en faisant du bénévolat comme aîné, c'est que tu brûles tes bénévoles», souligne monsieur Bélanger. L'idée serait donc de créer des groupes de travail ponctuels, mobilisant des aînés selon les enjeux prioritaires.

Cette gouvernance n'aurait pas de pouvoir légal, mais elle permettrait d'orienter les demandes de financement et les actions de la FFTNL envers les 50 ans et plus. «Si j'ai le besoin des aînés, ça va m'être plus facile de faire une demande de financement

adéquate», explique Mailys Ribot.

Une participation motivée, mais un réseau fragile

Les participants à Bay Roberts étaient engagés, mais le réseau aîné demeure fragile. «Il n'y a pas de financement de base», rappelle Jean-Marc Bélanger. Le réseau fonctionne uniquement par projets, ce qui limite sa stabilité. «C'est un gros défi au niveau national.» Malgré cela, les aînés présents ont exprimé leur désir de s'engager davantage et de mieux représenter leurs régions.

On peut présumer que les aînés s'attendent également à ce que la rencontre de la mi-septembre débouche sur des actions tangibles. Comme le résume Maëlys Ribot: «Le rôle du réseau aîné sera de faire remonter ça aux élus et aux personnes adéquates.» La prochaine rencontre provinciale n'est pas garantie: tout dépendra du financement. Mais les bases d'un réseau plus structuré semblent désormais posées.

ÉDUCATION

JULIEN CAYOUCETTE – FRANCPRESSE

Rentrée 2026: les embauches de personnel enseignant de plus en plus faciles

L'embauche du personnel enseignant francophone semble être un peu plus facile cette année, même si la pénurie reste un enjeu. Des conseils scolaires rapportent avoir peu ou pas de poste à combler pour la rentrée 2026. Les défis se trouvent ailleurs, comme le manque de logements.

La directrice générale de la Commission scolaire francophone du Nunavut (CSFN) confirme avoir rempli tous ses postes au cours de l'été. Tout le personnel enseignant est qualifié et composé à 83% de personnes issues de l'immigration.

«Ils sont là pour la préservation de notre langue. Ce sont des gens qui ont à cœur la langue française. Ça fait une mixité culturelle qui amène une ouverture sur le monde. [...] Une chance qu'ils sont là, sinon j'aurais une grave pénurie de main-d'œuvre», dit Annie Larocque.

Le nord du pays semble être en bonne posture. La Commission scolaire francophone du Yukon (CSFY) avait aussi tout le personnel enseignant nécessaire à la rentrée. «On a beaucoup de stabilité au sein de notre équipe. Donc, le taux de roulement est très bas [...]. Il y a moins de postes à combler d'année en année», indique le directeur général, Marc Champagne.

Avec un seul poste encore à combler à la rentrée, le Conseil scolaire du Grand Nord, dans le Nord de l'Ontario, rapporte que la situation semble s'améliorer. L'agente des ressources humaines du Conseil, Nadia Mongrain-Timony, est en poste depuis plusieurs années. Elle voit une différence cette année: «Il y a une plus grande concentration de personnes qui se lancent en enseignement.»

La Division scolaire franco-manitobaine cherchait encore quelques personnes pour enseigner à l'approche de la rentrée, mais le directeur gé-

ral adjoint, Joel Mangin, constatait être «en meilleure position cette année» que l'année dernière.

Des conseils scolaires du Nouveau-Brunswick, de l'Ontario et des Territoires du Nord-Ouest rapportent aussi des rentrées avec des besoins comblés.

Malgré ces résultats encourageants, tous les intervenants rapportent que le recrutement reste difficile pour les communautés éloignées ou isolées.

Plus d'élèves, plus de personnel

En Nouvelle-Écosse et en Alberta, les besoins sont à la hausse et contribuent au grand nombre de postes qui restent à pourvoir.

«Le [Conseil scolaire acadien provincial de la Nouvelle-Écosse] continue de grandir. Nous accueillons de plus en plus d'élèves dans nos écoles, ce qui veut aussi dire que nous avons besoin de plus de personnel enseignant et d'autres professionnels pour les accompagner», explique le conseil scolaire par courriel.

Après la grève de l'automne 2025, le gouvernement de l'Alberta a injecté plus de fonds dans le système d'éducation. «On embauche plus présentement en Alberta qu'on n'a probablement jamais embauché à cause de l'argent supplémentaire du ministère de l'Éducation», illustre la directrice exécutive de la Fédération des conseils scolaires francophones de l'Alberta, Gisèle Bourque.

La population d'élèves

francophones est également en augmentation. Elle est passée de 10 093 en 2025 à 10 420 cette année, selon les chiffres auxquels elle avait accès à la rentrée.

En Ontario, il y a «des conseils scolaires où les effectifs augmentent; d'autres qui sont un tout petit peu plus stables», indique la présidente de l'Association franco-ontarienne des conseils scolaires catholiques (AFOCSC), Suzanne Salituri.

Le District scolaire francophone Sud (DSF-S) au Nouveau-Brunswick

cherchait encore six enseignants et enseignantes à la rentrée et s'attendait à l'arrivée de nouveaux élèves qui feraient aussi augmenter ses besoins. Le personnel enseignant n'est cependant pas le seul qui manque parfois à l'appel. Plusieurs conseils cherchent encore à pourvoir des postes administratifs et en orthophonie, à recruter des aides à l'enseignement ou à remplir leur liste de suppléance.

Suite en page 13

Estimation de la population étudiante du Conseil scolaire francophone provincial au 10 septembre 2026

École des Grands-Vents	130
École Rocher-du-Nord	185
École ENVOL	70
École Boréale	40
École Sainte-Anne	50
École Notre-Dame-du-Cap	20

Source: Marcella Cormier, directrice générale de l'Éducation

Estimation des postes d'enseignement à temps plein en français à pourvoir au 17 septembre

Terre-Neuve-et-Labrador	1
Nouvelle-Écosse	5
Île-du-Prince-Édouard	0
Nouveau-Brunswick	6
Ontario	52
Manitoba	3
Saskatchewan	6
Alberta	14
Colombie-Britannique	3
Nunavut	0
Territoire du Nord-Ouest	0
Yukon	0

Sources : Sites Web des conseils et commissions scolaires



ASSOCIATION FRANCOPHONE DU LABRADOR

MERCI au Gaboteur d'être la voix des francophones de la province depuis 42 ans!

Rejoignez nous!

 www.afltnl.ca/

 info@afltnl.ca

 (709) 944-6600

 AFLTNL

 308, prom. Hudson
Labrador City, NL



SOCIÉTÉ

Rester ou partir?

Nous n'avons pas le privilège de choisir notre lieu de naissance. En revanche, nous avons la liberté de choisir où nous voulons vivre, et jeter l'ancre à Terre-Neuve-et-Labrador est rarement le fruit du hasard. Qu'est-ce qui motive la décision de gens de rester, de partir ou de revenir? Témoignages des quatres coins de la province.

«Qu'est-ce que tu fais là?»

C'est une question que j'ai souvent entendue depuis mon arrivée dans l'ouest du Labrador. Peu importe la délicatesse avec laquelle elle est posée, elle arrive toujours avec une certaine dose d'incrédulité à laquelle je n'ai pas toujours su comment répondre.

CÉLIAN LÉZER

Je suis arrivé, poussé par un besoin de changement dans ma vie, un vendredi de février au milieu de la journée qui, m'a-t-on dit, a été la «plus froide de l'hiver». 35 heures plus tôt, je quittais ma Lorraine et un confortable petit 16°C pour embarquer pour le plus long voyage que j'avais jamais eu la chance d'entreprendre du haut de mes 25 ans. Deux avions et un séjour éclair à Montréal plus tard, je débarquais à l'aéroport de Wabush sous un ciel bleu éclatant et -35°C au thermomètre.

Lorsque je raconte ce moment autour de moi, la réaction est généralement un «ça a dû te faire un choc!» avec un air un peu désolé comme si la température avait pu de quelque manière entacher mon arrivée dans la région. La vérité est que la sortie de cet avion a été pour moi comme une deuxième naissance. Je me sens encore cligner des yeux sous le soleil de plomb qui reflétait sur la neige, et la première bouffée d'air gelée dans mes poumons me donna l'impression qu'enfin, je respirais.

Moi qui avais toujours aimé la neige et le froid, j'étais servi! Je regardais défiler les tas de neige sur le bord de la route d'un air émerveillé en me disant que oui, j'allais me plaire ici.

Cela fait plus de trois ans que ce jour est passé, et

bien que beaucoup de choses aient changé pour moi, l'amour que je porte à cet endroit n'a pas bougé.

Un séjour supposé d'un an en tant que volontaire auprès de l'Association francophone du Labrador (AFL) s'est transformé en un contrat en temps qu'agent communautaire et a abouti sur ma résidence permanente et je l'espère dans le futur, ma citoyenneté canadienne.

Rien de tout ça n'aurait été possible sans Lise, ma grand-maman de cœur, qui m'a accueillie chez elle et m'a ouvert la porte de cette région; ainsi que l'AFL où je travaille toujours, qui m'a permis d'aller à la rencontre d'une communauté accueillante et pleine de résilience. J'ai eu le privilège de faire la connaissance de personnes incroyables qui m'ont donné envie de prendre la chance de voir à quoi ma vie pourrait ressembler si je restais. Après tout, c'est dur de se sentir seul et loin de chez soi quand on est entouré de tant de chaleur humaine!

Même si ces dernières années n'ont pas été sans leurs péripéties, remplies de bas et de hauts et d'un million de premières expériences, je ne changerais mon choix pour rien au monde. Chaque aurores boréales, coucher de soleil, randonnée, ride de skidoo, évènement communautaire, soirée

entre amis me rappelle à quelle point la vie peut être riche de bonheur, si l'on prend seulement la peine de le chercher dans notre quotidien. Alors, peu importe où le courant de la vie me mènera, je sais que je garderais à jamais gravé dans mon cœur cette région et ses gens qui ont emmené ma vie dans un direction que je n'avais jamais vu venir.

En attendant, à la question «qu'est-ce que tu fais là?» je sais comment répondre aujourd'hui.

«Je vis».



Célian Lézer est originaire de Lorraine, en France. Photo: Courtoisie

Partir pour revenir

Je suis fière d'être Terre-Neuvienne, née et élevée ici. Cela étant dit, il était une époque où je rêvais de quitter cette île pour découvrir ce que le monde avait d'autre à offrir. J'avais l'impression que Terre-Neuve avait quelque chose d'inférieur par rapport au reste du Canada, et même au reste du monde.

SHANNON DINN

Les raisons de cette envie sont multiples: le climat de St. John's est capricieux, on a l'impression que tous les résidents de cette petite ville se connaissent, les artistes ne viennent pas toujours en spectacle ici et j'avais simplement envie de découvrir davantage. Même si je me sentais à l'aise dans ma bulle de confort, entourée d'amis que je connaissais depuis des années et au sein d'une communauté où je pouvais vivre sans aucun problème, j'ai toujours eu envie de sortir de cette coquille et de partir à la découverte du monde.

J'ai donc finalement décidé, à l'âge de 23 ans, de partir en France pour occuper un poste d'assistante d'anglais dans une école à Orléans. N'ayant jusqu'alors voyagé qu'au Canada pendant de courtes périodes, cela allait être le plus grand changement que j'ai jamais connu. Je me souviens très bien avoir pleuré dans l'avion dès que j'ai pris conscience de la réalité: je quittais Terre-Neuve et je n'allais pas y revenir avant huit mois. J'ai ressenti toutes les émotions que l'on peut imaginer lorsqu'on prend une déci-

sion aussi importante à un si jeune âge. Panique, regret, peur... mais il y avait aussi de l'excitation.

Eh bien, ces huit mois loin de Terre-Neuve se sont transformés en cinq ans. Bien sûr, je suis rentré chez moi à plusieurs reprises entre-temps et j'ai ressenti la même tristesse à chaque fois que je devais repartir. Cette tristesse disparaissait toutefois dès que je me retrouvais à nouveau plongé dans l'effervescence des grandes villes. J'ai voyagé partout en France et dans les pays voisins d'Europe, et j'ai même fait un voyage au Maroc, en Afrique. À mon retour au Canada, j'ai même résidé à Montréal avant de m'installer de nouveau à St. John's.

Lors de mes aventures, j'ai découvert certains des paysages les plus époustouflants que ces endroits avaient à offrir, j'ai rencontré une multitude de personnes d'horizons très divers et j'ai appris à mieux me connaître que je ne l'aurais jamais imaginé.

Au fur et à mesure, j'ai également découvert à quel point j'avais envie de

revenir chez moi, près de l'océan. Les maisons colorées du centre-ville et l'architecture unique de la province me manquaient. Les innombrables occasions de simplement sortir et de me retrouver à faire une randonnée sur certains des plus beaux sentiers du monde me manquaient. Mon assiette terre-neuvienne préférée, *jigg's dinner*, me manquait. Mes amis de ma ville natale me manquaient. Ma famille me manquait.

Chaque fois que je montrais aux gens qui n'étaient pas d'ici mes photos personnelles de Terre-Neuve, ils étaient à chaque fois émerveillés. Franchement, quand je rentrais chez moi, j'étais moi aussi émerveillé. Il n'y a vraiment aucun autre endroit comme celui-ci. Du moins, aucun de ceux que j'ai vus.

Cela fait donc cinq ans que j'y vis à nouveau. Je n'ai plus l'impression que Terre-Neuve est inférieure aux autres endroits. Est-ce que notre climat est pourri? Bien sûr, parfois. Est-ce que j'évite délibérément d'aller dans des endroits où je pourrais croiser des

gens que je connais? Parfois! Est-ce que les groupes nous oublient lors de leurs «tournées sur la côte Est»? Parfois (mais pas autant qu'avant)!

Cette période passée loin de chez moi a été très bénéfique pour ma vie personnelle et professionnelle. J'ai découvert des endroits magnifiques. Cependant, mon amour et mon attachement pour Terre-Neuve se sont également renforcés. Terre-Neuve n'a rien à envier aux autres. C'est chez moi.



Shannon Dinn est originaire de Conception Bay South. Photo: Courtoisie

Huit mois devenus huit ans

«*What brought you here?*», me demande-t-on souvent. Huit ans plus tard, ma réponse demeure pratiquement inchangée: «c’est le vent qui m’a déposée ici, à St. John’s»... Autrement dit, le hasard.

COLINE TISSERAND

Mon histoire n’est pas unique. J’en connais d’autres comme moi, arrivés sur la Grosse Roche – il y a 40 ans, 10 ans ou 6 mois– pour voyager quelques semaines ou pour travailler quelques mois ou et qui ne sont jamais repartis. J’ai même rencontré plusieurs francophones venus ici exactement pour la même raison que moi: un contrat de huit mois comme moniteur ou monitrice de langue française, et qui ont finalement décidé de faire leur vie ici.

Je suppose que comme moi, leurs pieds et leurs mains sont restés accrochés à la douceur du lichen boréal, leur nez à la fumée des *boil-ups* improvisés, leurs oreilles aux accents colorés de la province, leur palais à l’acidité des petites baies récoltées, et leurs yeux aux étendues grandioses et infinies – les forêts d’épinette, la toundra et ses étangs cachés ou les côtes escarpées.

Et puis une fois le charme opéré, c’est le cœur tout entier qui reste accroché!

Pour moi, le charme a mis un certain temps à prendre. «*Newfoundland is an acquired taste*», ai-je parfois entendu dire autour de moi. Un goût qui s’acquiert, se développe, se raffine et se précise avec le temps, comme celui d’un fromage longuement affiné et auquel le palais doit progressivement s’habituer pour en apprécier sa saveur et ses nuances.

Française dans la vingtaine un peu perdue dans la vie, tout juste partie de l’Allemagne, j’ai débarquée ici en septembre 2018, avec mes idées un peu arrêtées: «je me déplacerais à vélo, je ferais mon épicerie de fruits et légumes au marché du coin et continuerais à savourer mes cafés en terrasse dès le mois de mars». J’ai vite été rattrapée par la réalité terre-neuvienne et nord-américaine, par les coups de klaxons des voitures gênées par mon vélo à dépasser, par les rafales de vents à plus de 100 km/h, le brouillard et la pluie d’avril qui éloignent les cafés en terrasse printaniers.

Une vraie européenne qui arrive avec ces idées toutes faites, se prend une bonne leçon d’humilité et fait l’expérience d’un retentissant choc culturel! Mais voilà, le choc, les mois, les années passent et comme tant d’autres *Come From Away* avant moi, et au fil du temps, des essais et des détours, me suis créé un nid de plus en plus douillet sur ce bout de roche qui m’étaient aux premiers abords inhospitaliers.

Des randonnées sur les sentiers côtiers de la East Coast Trail, des sorties sur l’eau en kayak à la rencontre des oiseaux marins et des baleines, des nuits en camping sous un ciel étoilé sans aucune pollution lumineuse, des récoltes de bleuets et de chicoutai, une *cabin* au bout d’un fjord...Mais c’est surtout une famille qu’on se crée – des amis et amies fidèles et un partenaire québécois de vie et d’aventure rencontré ici – qui permettent de s’ancrer et de prendre racine dans ce sol parfois aride et acide.

Terre-Neuve m’a permis de me révéler et d’éclaircir mon propre brouillard pour comprendre à quoi je tenais vraiment: rester proche de la nature au quotidien, vivre plus lentement, savoir dire non pour mieux s’écouter, vivre au bord (mais aussi parfois

sur, en kayak!) de l’eau et ne pas craindre d’essayer car on finit par développer de la débrouillardise. Professeure, journaliste pigiste, collaboratrice radio ou encore guide touristique: jamais je ne me serais lancé dans ces aventures ailleurs qu’ici!

De cette île terre-neuvienne, il faut aussi parfois en sortir quelques temps pour remplir certaines batteries et faire le plein des choses qui nous manquent ici. S’éloigner pour ensuite mieux y revenir... mais y revenir pour toujours?

Car voilà, l’année passée, j’ai laissé ma vingtaine derrière moi et l’envie d’un retour en Europe, mais aussi d’une nouvelle aventure, est venue me titiller. S’envoler du nid douillet pour aller s’en créer un nouveau, différent, mais tout aussi douillet, ailleurs. Un élan du cœur difficile à nommer, impossible à expliquer de manière rationnelle et peut-être incompréhensible pour certains, mais un élan du cœur que j’ai décidé de suivre et d’écouter.

Et puis, l’Amérique du Nord, je ne l’ai pas complètement adoptée et certains choix et directions prises par la province ne résonnent pas toujours avec mes valeurs et mes visions.

Alors c’est décidé, en septembre je suis partie sillonner les étroites routes de la Nouvelle-Zélande pour les huit prochains mois (serait-ce le chiffre magique?). *Newfoundland*, *New-Zealand*, le mot «nouveau» comme un fil conducteur entre ces deux îles.

Ce n’est pas tout. Quand le rédacteur en chef du *Gaboteur* m’a demandé un texte pour ce dossier, mon amoureux et moi venions tout juste de prendre la grande décision de partir vivre en Norvège pour l’été 2027. De déménager et quitter cette île qui a vu la Coline faire son nid et déployer les ailes de sa vingtaine.

La boucle serait-elle donc bouclée?

Je ne resterai donc pas ici pour toute la vie, mais sûr que des morceaux de mon cœur y resteront toujours attachés, notamment sur la terrasse de notre *cabin* terre-neuvienne, où nous essaierons de revenir chaque été pour revoir ces amis qui le resteront à jamais. Comme on m’a déjà dit par le passé: «Faut pas être triste parce que c’est terminé, faut être heureux parce que c’est arrivé.»



Coline Tisserand est originaire de Franche-Comté, en France. Photo: Courtoisie



La cabane de Coline Tisserand se trouve à St. Jones Without. Photo: Courtoisie

Un jeune prêt à prendre son envol

«Whadda y’at?», quoi de neuf mes amis terre-neuviens et labradoriens? La Gaboteuse (LG), qui voyage dans son bateau, discute régulièrement avec ses amis et amies d’expression française qui résident un peu partout dans la province. Voici une de leurs conversations qui est déroulée à l’École Sainte-Anne de La Grand’Terre!
GEORGIA LAINEY

LG Bonjour Alex Benoit! **(AB)** J’espère que vous avez passé un bel été, même s’il est passé trop vite. Comment te sens-tu en allant dans ta dernière année du secondaire?

AB Bonjour! Oui j’ai passé un bel été, car j’ai eu l’opportunité de voyager un peu et de revoir ma famille. Débutant ma dernière année du secondaire, j’ai à la fois un peu hâte d’être un adulte, mais je suis aussi un peu triste que l’enfance soit finie. J’ai vraiment hâte de commencer l’université l’année prochaine.

LG Que vas-tu étudier à l’université et quels sont tes plans pour cette année scolaire?

AB L’année prochaine, je compte poursuivre un parcours en génie mécanique à l’Université de Moncton. Ça a toujours été un rêve pour moi de poursuivre un sort de génie au postsecondaire! J’ai beaucoup de voitures et cet emploi est tout à fait pour moi. Entretemps, je veux avoir des notes plus élevées pour appliquer aux bourses!

LG Pourquoi choisis-tu l’Université de Moncton?

AB J’ai choisi l’Université de Moncton parce que c’est une université francophone. J’aimerais continuer de poursuivre une éducation en français. De plus, j’ai de la famille au Nouveau-Brunswick, donc le logement ne sera pas un problème. Malheureusement, il n’y a pas d’université francophone à Terre-Neuve, et la langue française est très importante pour moi. J’aimerais rester, mais ce n’est pas possible.

LG Tu as encore un an à l’École Sainte-Anne. Comment te sens-tu à l’idée de quitter une école aussi petite?

AB Je trouve que c’est plus triste de graduer d’une école plus petite. Ici, on connaît tous nos pairs à un niveau plus personnel, car on a grandi avec presque tout le monde dans notre classe. C’est aussi triste que je n’aie plus les mêmes enseignants que j’ai connus pendant plusieurs années.

LG Je suis certaine que tout le monde sera bien fier de toi! Bonne continuation dans tes études et merci de faire cette interview avec moi! À la prochaine!

AB Merci à toi! À la prochaine!



Alex Benoit et sa mère Josette Bourque. Photo: Courtoisie

Investissements^{RPC}

Assemblée d’information publique

Joignez-vous à nous pour savoir comment nous **investissons les fonds de la caisse du RPC pour votre avenir.**



Numérisez le code QR pour vous inscrire.

Des exemplaires de notre rapport annuel sont disponibles sur investissementsrpc.com ou par téléphone au 1-866-557-9510.

LIEU :
Delta Hotels
St. John’s Conference Centre
120, rue New Gower, St. John’s, T.-N.-L.

DATE :
Le mercredi 21 octobre
De 18 h à 19 h (HAT)

MUSIQUE

JOUANA RANDRIAMAHALEO

SeanT Le Savant: «la vie est un art»

Encore récent dans son parcours musical, le français prend peu à peu plus de place chez SeanT Le Savant. Entre influences variées, énergie sur scène et premières chansons en français, il se rapproche d'un public qu'il veut avant tout mettre à l'aise.

Deux prestations à quelques semaines d'intervalle marquent les premiers pas de SeanT Le Savant auprès du public francophone de St. John's: la Fête de l'Acadie du 15 août et le Concert de la rentrée du 12 septembre organisé par l'ACFSJ. Sur scène, il crée une ambiance simple et chaleureuse. Le public rit, applaudit, lance des bravos et reprend certaines chansons avec lui.

SeanT Le Savant, de son vrai nom Sean Theodore Frederick, est né et a grandi à Antigua-et-Barbuda, dans les Caraïbes. Installé à St. John's depuis environ 2014, il a construit son nom de scène à partir de son prénom et de l'initiale de son deuxième prénom, Theodore, ce qui donne SeanT. «Le Savant», lui, vient du regard de ses amis, qui le décriaient comme quelqu'un de très instruit.

Une passion apprise en autodidacte

Chez SeanT, l'envie d'apprendre la musique a dépassé les contraintes financières. Vers 18 ou 19 ans, sans avoir les moyens de payer des cours, il apprend seul le piano que sa mère a économisé pour lui acheter, grâce à YouTube et à Internet, théorie musicale incluse. Le piano étant difficile à transporter, il achète une guitare à 20 ans, avec son premier salaire, pour pouvoir jouer partout. «J'étais obsédé par la musique», confie-t-il.

La passion était déjà là, mais la confiance, elle, a pris plus de temps à venir. En 2020, poussé par les encouragements de ses amis et de ses proches, SeanT décide de se lancer sérieusement dans la musique. À partir de ce moment, il ne se contente plus d'apprendre: il commence à écrire, créer et produire.

SeanT mélange plusieurs genres: reggae, hip-hop, jazz, soul, néo-soul et folk, avec des sons chill et des rythmes plus marqués. Sa culture joue aussi un rôle important dans la musique qu'il crée. Son inspiration peut venir d'un sentiment, d'une expérience, d'une personne, d'une pensée ou d'un rêve. Il dit aimer décrire la vie telle qu'il la voit. Parmi les artistes qui l'inspirent, il cite notamment Stromae pour son écriture et sa manière de présenter son art, mais aussi Bob Marley et Enrique Iglesias. Malgré toutes ces influences, SeanT veut surtout rester lui-même, mélanger tout ce qu'il aime et faire ressortir sa propre unicité.

Trouver sa voix en français

SeanT commence à apprendre le français en 2023. La langue prend rapidement une place importante dans sa vie, au point qu'il dit aujourd'hui l'utiliser davantage que l'espagnol. Même s'il crée principalement en anglais, son parcours dans la musique francophone est beaucoup plus récent, surtout depuis 2026. Sans être sa toute première chanson en français, «Le Petit Oiseau» figure parmi les premières qu'il interprète devant le public, et compte parmi ses favoris. Avec des paroles simples autour de l'envol et de la liberté, la chanson cherche surtout à faire ressentir ces idées au public. «La femme que j'ai cherchée», elle, montre une autre facette de son écriture, plus sentimentale, où le sens compte parfois plus que les mots.

Sur scène, une proximité assumée

Pour SeanT, le plus important sur scène reste l'ambiance et l'expérience du public. Il veut avant tout que les gens se sentent à l'aise, et refuse d'être seulement l'artiste venu jouer de la musique. «Je

suis votre ami sur scène», résume-t-il — une connexion qu'il dit vouloir plus profonde que celle d'un simple spectacle.

Côté projets, SeanT concentre surtout son énergie sur un album en anglais. Il souhaite ensuite revenir à ses projets francophones, avec l'idée de sortir une chanson et un micro-album. Les textes sont déjà écrits; il ne reste plus qu'à finaliser le son. Il espère pouvoir les faire découvrir au public en 2027.

En dehors de la musique, SeanT porte aussi plusieurs autres chapeaux: ingénieur, créateur de vidéos, gestionnaire au Battery Café et barman au No. 4. Son art prend donc forme bien au-delà de la musique, jusque dans le café et les cocktails. Plus qu'un chanteur, il aimerait être celui qui transmet la vie à travers son art. «La vie est un art», affirme-t-il.



SeanT Le Savant sur scène au Centre scolaire et communautaire des Grands-Vents dans le cadre du Concert de la rentrée. Photo: Jouana Randriamahaleo

PHOTOREPORTAGE

Place au CircusFest!

Du 18 au 21 septembre dernier, acrobates et professionnels du cirque du monde entier, dont de la Francophonie, se sont une fois de plus donnés rendez-vous sur le vieux Rocher pour la 9^e édition annuelle du Festival international de cirque de St. John's. Quatre jours de spectacles hauts en couleur et de rencontres pour les petits et pour les grands.

TEXTE: ROLAND TIMOTHÉE MVONDO - PHOTOS: ALICK TSUI



Pour la célébration de son 45^e anniversaire, l'École Nationale du Cirque a profité de l'occasion pour présenter la prochaine génération d'artistes du cirque. Une soirée d'ouverture marquée sous le signe du futur.

La compagnie de cirque La Croustade présente *The King of Crumble* sur la scène du LSPU Hall. Un spectacle qui a mélangé cirque, théâtre physique, danse, acrobaties... le public a été plongé dans un monde hybride à la fois fantaisiste et humain.



Sur la scène du Majestic Theatre, Joe De Paul et Tim Tyler présentent *Thank God for Tim and Joe*. Le duo conjugue avec audace et surtout beaucoup d'humour gags, musique et clown.

Rencontre entre les artistes et un groupe d'enfants au Sheraton Hotel pour le CircusFest Meet & Connect.



MUSIQUE

SUNDAR SUBRAMANIAN

Mary Barry au premier festival de Jazz

L’auteure-compositrice-interprète chevronnée Mary Barry a attiré une foule nombreuse au café Theatre Hill le 30 août dans le cadre du festival Harbour Jazz & Blues Festival. L’artiste terre-neuvienne chantait ses chansons originales en anglais et français.

Les chansons de Mary Barry rappellent parfois le style des classiques du répertoire *Great American Songbook*, démontrant aussi des influences blues et folk et de la chanson française. Cette dernière influence est particulièrement évidente sur le plan musical quand elle chante en français. Alors que l’artiste jazz s’accompagnait au piano, Natasha Blackwood jouait aux saxophones baryton et soprano et Paddy Byrne la basse. Ensemble, les trois musiciens jouaient des solos concis et typiques d’un style jazz traditionnel.

Une salle bien remplie

Établissant un bon rapport avec le public, la chanteuse raconte des petites histoires entre les performances musicales et à certains moments elle salue des individus qu’elle connaît dans la salle. Après sept chansons, elle a même fait une plaisanterie en



De gauche à droite: Mary Barry, Paddy Byrne et Natasha Blackwood. «La réponse de la salle était vraiment chaleureuse», raconte Mary Barry en interview. «Il y avait beaucoup de belle énergie.» Photo: Sundar Subramanian

nous disant qu’elle devait s’empêcher de raconter une autre histoire parce que si elle la commençait, on aurait pu faire cuire une dinde avant qu’elle termine.

Si elle s’est présentée pour la première édition du festival Harbour Jazz & Blues, l’artiste estime que «ça a pris une vingtaine d’années pour la ville de [accepter et accueillir] le jazz et le blues» et pour que les propriétaires des bars croient que les musiciens jazz puissent attirer un public assez important.

L’histoire d’une chanson

Mary Barry a expliqué que la quatrième chanson qu’on a entendue, «La lune autour», a été composée pendant un voyage entre Drummondville et Montréal dans un autobus. C’est un morceau au rythme plus rapide dans le style des chansons françaises classiques, en trois couplets avec des solos instrumentaux entre les couplets. Le solo de Paddy Byrne a été remarquable.

Barry raconte l’histoire de la composition de cette chanson-là pendant l’entrevue: «Je n’ai pas écrit une chanson sur l’autobus. J’ai écrit un poème... Une fois rendue à Montréal, où je restais, il y avait un piano et j’ai écrit la chanson parce que je savais que le poème avait besoin de musique». Le mouvement de l’autobus a inspiré le rythme de la chanson.

Parcours linguistique d’une poète lucide

En général, la façon dont Mary Barry pense au métier de compositrice réunit ses passions pour la musique et l’écriture - deux domaines dans lesquelles elle est formée. «J’aime beaucoup la structure, j’aime beaucoup le rythme... j’aime la clarté et j’aime les chansons avec un texte poétique», explique-t-elle

Ayant commencé plus sérieusement son parcours bilingue à l’âge de 17 ans, quand elle a reçu une bourse pour étudier le français à l’Université d’Ottawa, la compositrice explique que dix ans plus tard, elle a déménagé au Québec. Elle y est allée «pour vivre dans un milieu francophone [à] 100%», explique la chanteuse. Elle ajoute que «la seule place que j’ai trouvée unique comme Terre-Neuve, c’est le Québec», ce qui l’a rendu plus à l’aise à la Belle Province. Elle y est restée pendant dix ans. C’est à Québec qu’elle a démarré sa carrière de musicienne professionnelle, en faisant régulièrement des gigs à un bar local.

Le français et la chanson française sont toujours importants pour l’artiste. Son album *Chansons irisées*, lancé en 2010, est composé entièrement de chansons francophones.

Barry travaille actuellement sur deux nouveaux projets, l’un en français, l’autre en anglais.

MUSIQUE

ANDRÉ MAGNY - LE GABOTEUR - IJL

Tour du chapeau pour Lora Otoum!

Dans le cadre de la 58^e édition du Festival international de la chanson de Granby (FICG), qui s’est terminé le 23 août dernier, le volet Jamais Trop Tôt, servant de formation à la jeune relève, en était, lui, à sa 15^e édition. Et parmi les 20 jeunes participants, Lora Otoum, seule représentante de Terre-Neuve-et-Labrador pour une 3^e fois!

Événement culturel majeur pour cette ville de 75 000 habitants dans la région de l’Estrie au Québec, le FICG se distingue par trois fleurons artistiques. Il permet à des professionnels de venir voir ce qui se fait au Québec en matière de chansons francophones pour éventuellement préparer des tournées à l’étranger, grâce à ce qu’on appelle des vitrines musicales proposées lors du Festival. Le FICG sert aussi de tremplin pour les artistes émergents. Et de formation pour la jeune relève de 14 à 17 ans dans le cadre du volet Jamais Trop Tôt.

Outre la présence à 50% de jeunes Québécois, ce programme se fait également en partenariat avec le Réseau national des Galas de la Chanson, qui chapeaute tout ça, à travers des partenaires canadiens comme la Fédération des francophones de Terre-Neuve et du Labrador. Se joignent aussi pour le volet financier, le Secrétariat québécois à la jeunesse, Patrimoine canadien et Desjardins. Cette année, près de 12 000 jeunes ont participé aux sélections pour les interprètes, dont près de la moitié provenait des communautés francophones au Canada. C’est 4000 de plus que l’an dernier. De quoi réjouir les organisateurs.

Pendant cinq jours, de 8h30 le matin jusqu’à 22h ou parfois même 23h, vingt jeunes s’investissent à plein, dans un premier temps à l’Université Bishop puis à Granby pour les répétitions générales. Une équipe artistique professionnelle les forme notamment à la direction scénique.

Plaisir renouvelé

Lora Otoum va à l’École Rocher-du-Nord à St. John’s. Cette année, elle en était à sa troisième participation à Jamais Trop Tôt. À 16 ans, qu’on se rassure, cette vétérane a toujours le feu sacré! Elle apprécie particulièrement le fait d’être entourée de gens qui aiment faire de la musique. Mais en même temps, le projet demande «de sortir de sa zone de confort» comme elle le souligne au *Gaboteur* en parlant plus particulièrement du gala qui a eu lieu le 16 août dernier. Les chorégraphies, les chansons à apprendre, tout ça est très demandant comme l’affirme Marianne St-Pierre, chargée de projets au sein du FICG.

Il faut aussi s’approprier les chansons. De Terre-Neuve-et-Labrador, Jamais Trop Tôt en a reçu cinq. Mais c’est un texte de Nalani Odin, *Pourquoi?* de l’École publique secondaire L’Héritage à Cornwall, qui a abouti dans les mains de Lora. «Elle n’était

pas confortable avec la chanson, car elle avait une sonorité plus hip hop au départ, mais elle a réussi à la livrer d’une façon qui lui ressemble.» Madame St-Pierre ne tarit pas d’éloges, non seulement à l’égard de Lora, mais de l’ensemble de la cuvée 2026: «Je les ai trouvés bons! Ils sont incroyables! Ils arrivent insécures et fébriles et ils ressortent tellement fiers d’eux et avec raison. Le résultat final est magnifique.» Pour preuve, la vidéo du gala de Jamais Trop Tôt mise en ligne par le Festival.

La suite des choses pour Lora

Lora Otoum a bien l’intention de poursuivre dans la musique. Même si la vie l’amène sur les chemins d’une carrière autre que musicale, elle a néanmoins la ferme intention de poursuivre ses gammes: «C’est ce que je fais depuis que je suis toute petite. C’est ma passion.»

Et il n’y a pas que les organisateurs d’événements francophones qui la contactent. Celle qui parle cinq langues dont l’ukrainien et le russe mentionne qu’elle est allée soutenir la cause ukrainienne en chansons lors du 35^e anniversaire de l’indépendance du pays de Volodymyr Zelensky.

Bien qu’elle n’ait pas été choisie en 2024 et 2025 pour faire partie de l’enregistrement d’une dizaine de chansons entendues au cours du Gala, elle ne perd pas espoir d’être en 2026 l’une des interprètes figurant sur cet album produit par le FICG pour Jamais Trop Tôt. «J’espère que cette fois-ci, ce sera la bonne!»

Il n’est pas impossible de revoir Lora à Granby en 2027. Ce serait sa quatrième participation, mais aussi sa dernière, compte tenu des vénérables 17 ans qu’elle aura en 2027!

Encore faut-il que les organisateurs du FICG aient suffisamment de sous pour continuer de toujours faire venir 20 jeunes. À la fin de l’entrevue avec *Le Gaboteur*, Marianne St-Pierre a avoué qu’il y avait de fortes possibilités de réduire de 20 à 18 le nombre de participants à Granby pour ce volet jeune relève. Ce n’est pas le talent qui fait défaut, mais plutôt le financement. Les coûts de production, de déplacement, d’hébergement, les salaires ont monté, assure la chargée de projets. Ces deux participants en moins se feront-ils au détriment de jeunes Franco-Canadiens ou de Québécois?

AGENDA COMMUNAUTAIRE

ROLAND TIMOTHÉE MVONDO

Quatre courts métrages francos au Festival international du film des femmes

Du 20 au 24 octobre prochain, la 37^e édition du St. John's International Women's Film Festival (SIJWFF) fait une place, parmi les nombreuses productions présentées, à quatre courts métrages en français. Du Québec à Paris, découvrez ces réalisatrices et les histoires qu'elles racontent.

Welcome to Paris d'Al Oxborough Karr

Premier arrêt: jeudi 22 octobre pour le *Thursday Late Shorts* à 21h au Majestic Theatre, où on présente *Welcome to Paris*, un court métrage de 14 minutes tourné en français et en anglais produit en France. Le film met en scène Evie, une mannequin américaine spécialisée dans les pieds qui arrive à Paris pour un contrat, avant de voir son expérience parisienne prendre une tournure inattendue.

Pour la réalisatrice, ce film est une lettre d'amour aux artistes qui partagent sa vie, à leur courage et à leur abnégation malgré les difficultés qui accompagnent le métier. Nul doute que l'histoire d'Evie en inspirera plus d'une.

...

J'ai eu une idée évidente et j'attends qu'elle revienne d'Émilie Baillargeon

Ce 8^e court-métrage d'Émilie Baillargeon, aussi connu sous le titre en anglais *I Had an Obvious Idea and I Am Waiting For it to Come Back*, se présente également le 22 octobre. Ce court-métrage nous présente pendant 16 minutes une cinéaste qui cherche à retrouver l'élan de la création après un long post-partum.

Émilie Baillargeon est une scénariste, réalisatrice et monteuse québécoise qui développe une pratique principalement tournée vers le documentaire. Elle aime explorer les liens entre les expériences individuelles et les réalités collectives. Sept ans après sa dernière réalisation, son retour derrière la caméra suscite forcément la curiosité.

...

Le dernier souhait de Kimberley Ann Surin

Pour la séance *Saturday Noon Shorts* le 24 octobre à partir de 12h, le festival donne un pass pour huit courts-métrages parmi lesquels *Le dernier souhait* (*The Last Wish*) de Kimberley Ann Surin qui nous raconte l'histoire de Rosabella, une veuve de 70 ans qui décide d'affronter sa peur de l'eau après le décès de son mari.

Kimberley est une cinéaste québécoise d'origine haïtienne basée à Montréal. Son parcours lui a permis d'explorer différentes façons de passer derrière la caméra, du documentaire à l'animation, en passant par la publicité. Le SIJWFF nous propose cette fois sa première fiction, la première d'une longue liste, puisque d'autres projets de fiction sont en cours.

...

Petits Papillons de Coco Baudelle

Notre sélection de films en français se termine le 24 octobre à partir de 14h30 avec Coco Baudelle et *Petits Papillons* (*Little Butterflies*), un court métrage de 12 minutes. D'origine malgache et française, Coco Baudelle a d'abord étudié à l'Université de Montréal avant de poursuivre son parcours créatif à New York.

Coco Baudelle met en scène deux fillettes de 4^e année, dont une soirée d'été vient bouleverser l'amitié. Au-delà de l'œuvre en elle-même, c'est l'histoire de sa réalisatrice qui retient l'attention: *Petits Papillons* constitue le premier film qu'elle dirige.

...



Photo: Roland Timothée Mvondo

Le Majestic Theatre constitue le principal lieu de production du festival. Des séances supplémentaires auront toutefois lieu au Scotiabank Theatre, au cineplex de l'Avalon. Pour l'achat des tickets et pour toutes informations sur le reste des films et courts métrages proposés, rendez-vous sur le site du festival: www.womensfilmfestival.com

Pour découvrir d'autres événements en français, n'oubliez pas de consulter l'agenda communautaire régulièrement mis à jour en ligne à l'adresse www.gaboteur.ca/evenements! Si vous souhaitez que votre activité y figure, envoyez les détails par courriel à: admin@gaboteur.ca

Mot caché

Thème : GÉOMÉTRIE
8 lettres

- B

BASE
BISSECTRICE
CARRÉ
CERCLE
CIRCONFÉRENCE
CONCAVE
CONVEXE
CÔTÉ
COURBE
CUBE
CYLINDRE
- D

DÉCAGONE
DEGRÉ
DIAMÈTRE
DROITE
E
ELLIPSE
ÉQUILATÉRAL
F
FACE
FIGURE
H
HAUTEUR
HEPTAGONE
- HEXAGONE
HYPOTÉNUSE
I
ISOCÈLE
L
LIGNE
LOSANGE
M
MÉDIANE
MILIEU
O
OBLIQUE
OCTOGONE
OBTUS
- P

PARALLÈLE
PENTAGONE
PENTE
PÉRIMÈTRE
PLAN
POINT
POLYÈDRE
PRISME
PYRAMIDE
Q
QUADRILATÈRE
R
RADIAN
- RAYON
RECTANGLE
ROTATION
S
SÉCANTE
SEGMENT
SINUS
SOLIDE
SOMMET
SPHÈRE
SUPERFICIE
SYMÉTRIE
T
TANGENTE
- TRANSLATION
TRAPEZE

E	E	L	E	I	T	E	C	N	E	R	E	F	N	O	C	R	I	C	P
H	T	B	O	D	S	E	Q	U	I	L	A	T	E	R	A	L	S	A	E
E	Y	N	R	S	I	O	E	R	T	E	M	A	I	D	R	E	R	N	S
P	B	P	A	U	A	M	C	O	B	L	I	Q	U	E	G	A	O	Y	E
E	E	U	O	C	O	N	A	E	S	U	T	B	O	M	L	G	M	S	H
D	N	N	C	T	E	C	G	R	L	I	G	N	E	L	A	E	P	A	E
R	M	O	T	E	E	S	E	E	Y	E	I	N	E	X	T	I	U	D	S
O	I	N	G	A	L	N	O	N	C	P	T	L	E	R	L	T	I	O	T
I	L	O	C	A	G	C	U	C	A	O	E	H	I	L	E	L	M	N	Q
T	I	I	Y	A	C	O	R	S	T	I	N	E	E	U	O	M	I	U	E
E	E	T	L	E	C	E	N	E	E	O	D	V	E	R	S	E	O	A	R
R	U	A	I	R	A	D	E	C	E	G	E	T	E	S	P	D	E	O	I
E	C	L	N	U	R	G	N	E	N	E	T	O	M	X	R	S	Z	T	R
C	O	S	D	G	R	E	R	O	C	A	E	P	N	I	E	I	E	A	T
T	T	N	R	I	E	D	G	A	N	V	R	E	L	E	G	N	P	T	C
A	E	A	E	F	E	A	F	G	A	I	R	A	Y	O	N	U	A	I	E
N	T	R	L	Y	T	N	E	C	S	E	T	E	S	A	B	S	R	O	S
G	N	T	L	P	A	N	N	M	H	E	N	A	I	D	A	R	T	N	S
L	E	O	E	L	T	O	E	P	R	E	N	A	I	M	E	T	R	E	I
E	P	H	P	E	C	E	S	E	E	I	C	I	F	R	E	P	U	S	B

SOLUTION DE CE MOT CACHÉ: TRIANGLE

HOROSCOPE

Semaine du
4 au 10 octobre 2026



Alexandre Aubry
alexandreaubry.com
info@alexandreaubry.com
514 512-3668

alexandre.aubry.astrologue

Signes chanceux de la semaine :
BALANCE, SCORPION ET SAGITTAIRE



BÉLIER (21 MARS - 20 AVRIL)
Rejoignez les défis entre amis avec fougue! Mars attise votre compétitivité naturelle cette semaine. Bouger en groupe revitalise corps et esprit, chassant la sédentarité. Ces instants dopent votre forme physique et votre moral.



TAUREAU (21 AVRIL - 20 MAI)
De nouvelles responsabilités professionnelles exigent un *look* plus chic. Optez pour des tenues affirmant autorité et élégance. Lors des rendez-vous avec des clients, votre allure soignée impressionne et améliore aisément vos négociations.



GÉMEAUX (21 MAI - 21 JUIN)
On vous invite à rejoindre votre cocon familial cette semaine. Offrez tendresse et bonheur au foyer, mais posez des limites contre l'abus de générosité. Cette approche préserve votre mieux-être tout en renforçant vos liens affectifs chaleureux.



CANCER (22 JUIN - 23 JUILLET)
Prenez soin de vos voies respiratoires. Lavages de mains, écharpes et remèdes naturels préviennent rhumes et extinctions de voix. Avec votre vitalité préservée, votre expressivité reste intacte face à la saison froide qui s'amène.



LION (24 JUILLET - 23 AOÛT)
Votre dynamisme perce la confusion ambiante. Questionnez ouvertement, exprimez vos idées librement pour clarifier les doutes sensibles. Votre éloquence rayonne, transformant le brouillard en inspiration géniale et rassurante pour tous.



VIERGE (24 AOÛT - 23 SEPTEMBRE)
Apaisez le tumulte du passé et réfléchissez sereinement à votre carrière. Ajustez avec précision votre trajectoire vers vos ambitions. Vos amis valorisent vos talents, vous guidant vers des choix éclairés et épanouissants à long terme.



BALANCE (24 SEPTEMBRE - 23 OCTOBRE)
Vous magasinez avec des amis adeptes des tendances mode pour vous offrir un style renouvelé. Explorez aussi la méditation ou l'ésotérisme en parallèle : ces découvertes spirituelles enrichissent votre semaine d'harmonie et d'inspiration profonde, alignant corps et âme.



SCORPION (24 OCTOBRE - 22 NOVEMBRE)
Enfin la promotion tant espérée! Tout en élargissant votre clientèle, vous jonglez avec brio entre travail intense et vie familiale. Cette habileté propulse votre carrière sans déséquilibre, récompensant vos efforts par un succès tangible et durable.



SAGITTAIRE (23 NOVEMBRE - 21 DÉCEMBRE)
Bravez l'inconnu pour grandir; vivez de nouvelles expériences pour surmonter vos peurs. Une fois franchies, elles accroissent l'estime de soi. Sortir de sa zone de confort est un authentique tremplin d'épanouissement.



CAPRICORNE (22 DÉCEMBRE - 20 JANVIER)
Un voyage en famille se prépare! Vous découvrirez aussi de nouvelles amitiés. Développez davantage votre complicité avec votre partenaire pour solidifier le couple. Ces partages tissent un avenir plein de promesses.



VERSEAU (21 JANVIER - 18 FÉVRIER)
C'est une période qui accélère la carrière via des apprentissages. De nouvelles compétences dissipent les flous et décryptent les messages obscurs. Vous fiant à votre instinct, vous transformerez votre perplexité en croissance professionnelle fulgurante.



POISSONS (19 FÉVRIER - 20 MARS)
Après un conflit, ouvrez-vous sincèrement aux compromis pour restaurer l'harmonie parmi vos proches. Parallèlement, lâcher prise sur vos mauvaises habitudes ouvre la voie à une croissance personnelle profonde et transformatrice.

SCIENCES

PASCAL LAPOINTE - SCIENCEPRESSE

Combattre la crise climatique: le rôle du journaliste

Une piste de solution à la crise climatique qui est «souvent négligée»? Le journalisme. Pour les citoyens, «comprendre ce qui se passe, ce qui le cause et de qui c'est la faute, est un prérequis nécessaire pour résoudre le problème climatique.»

C'est ce qu'écrit le journaliste Kyle Pope, rédacteur en chef de la *Columbia Journalism Review*, dans un des textes d'opinion publiés cette semaine pour souligner la Journée mondiale de l'information (*World News Day*), le 28 septembre. Une journée instituée en 2018 par une vingtaine d'organisations, dans le but de valoriser une presse libre, une information fiable et la recherche de faits. Et qui coïncide avec la Journée internationale de l'accès universel à l'information, instituée par l'UNESCO.

Dans les mots du co-organisateur du *World News Day*, le journaliste sud-africain Branco Brkik: «tout comme l'eau ou l'électricité», une information fiable «est fondamentale à nos existences et pourtant, personne n'y pense jusqu'à ce qu'elle ne soit plus là, ou jusqu'à ce qu'elle ait été remplacée par quelque chose qui ressemble à des nouvelles, mais n'en est pas». Branco Brkik est le fondateur du Projet Kontinuum, un des organisateurs du *World News Day* de cette année, avec l'Association mondiale des éditeurs de la presse d'information et la Fondation pour le journalisme canadien. Le consortium revendique cette année un millier de médias participants.

Pour Kyle Pope, qui est également co-fondateur de la collaboration *Covering Climate Now*, défendre le journalisme ne concerne pas seulement le journalisme d'enquête, le journalisme politique ou le journalisme local —ce dernier,

sérieusement malmené par la crise des médias— mais aussi le journalisme qui couvre les enjeux environnementaux et climatiques. Et une des responsabilités de celui-ci est d'aider le public à s'approprier ces enjeux, même s'il peut avoir envie des baisser les bras: «se déconnecter ne fait pas disparaître la science, ni la réalité».

La lutte contre la désinformation est également «une lutte pour la santé publique, la démocratie et des communautés fortes», lit-on dans un communiqué d'Unifor, le plus gros syndicat canadien du secteur privé. Le communiqué cite l'Association médicale canadienne qui, en février dernier, comparait la dissémination de la désinformation en santé à une épidémie.

«Une société qui perd son emprise sur les faits perd son emprise sur elle-même», ajoute Branco Brkic. Mais les faits n'arrivent pas par eux-mêmes jusqu'à nos écrans, les journalistes doivent aller les chercher: «lire le document, trouver le témoin, vérifier les affirmations deux fois, protéger les sources, poser les questions que des personnes qui détiennent le pouvoir ne veulent pas qu'on leur pose... Nous devons mettre nos noms sur ce que nous publions et le corriger publiquement si nous avons tort». Toutes des choses qui n'ont pas nécessairement la cote à l'heure des réseaux sociaux: «la vitesse des algorithmes n'est pas la même chose que la vérité.»

Suite de la page 6

Un bassin de recrutement plus large

Marc Champagne, au Yukon, constate qu'«il semble y avoir une augmentation du nombre de candidatures qu'on reçoit lorsqu'on affiche des postes». «On dirait que maintenant, il y a plus d'intérêt.»

L'augmentation du nombre de finissantes et finissants semble être une des sources de ce regain dans les régions où la formation est offerte.

Une augmentation des inscriptions au baccalauréat en éducation – Français langue seconde à l'Université de l'Île-du-Prince-Édouard facilite le recrutement pour le conseil francophone. «L'année passée et cette année, ils sont plus de 30. Avant, ils étaient environ 17, 15», dévoile la directrice des ressources humaines de la Commission scolaire de langue française, Nathalie Malo.

Au Manitoba aussi, l'Université de Saint-Boniface a augmenté sa «capacité pour produire des finissants» en éducation, relève Joel Mangin.

À Toronto, le baccalauréat en Éducation reste le plus populaire parmi les 900 étudiants et étudiantes de l'Université de l'Ontario français. L'Ontario a annoncé au printemps 2025 la création de 2600 places supplémentaires dans les programmes

d'éducation.

La présidente de l'Association franco-ontarienne des conseils scolaires catholiques, Suzanne Salituri, confirme que leurs membres fondent beaucoup d'espoirs sur l'augmentation du nombre de places pour faciliter le recrutement au cours des prochaines années.

Une pénurie qui en remplace une autre

Les intervenants rapportent que le logement est devenu l'un des principaux obstacles au recrutement.

Au Nunavut, le gouvernement du territoire subventionne le coût du logement pour le personnel enseignant, mais encore faut-il qu'un logement soit disponible. Fin août, Annie Larocque n'avait toujours pas de logement pour une des personnes embauchées au cours de l'été pour qu'elle vienne s'installer.

Les logements se font également rares à l'Île-du-Prince-Édouard, mais les membres des communautés participent à la recherche de logements pour les nouvelles personnes qui viennent enseigner, rapporte Nathalie Malo.

Le Conseil scolaire du Grand Nord, qui dessert un grand territoire dans le Nord de l'Ontario, ren-

contre des difficultés similaires. «On a déjà dû faire de grands efforts pour trouver des logements temporaires en attendant qu'on puisse trouver quelque chose de plus stable ou de permanent pour du personnel», explique Nadia Mongrain-Timony.



Paroles, Mystères & Traditions



Festival littéraire
de Terre-Neuve-et-Labrador

St-Jean
12 au 15 novembre
Centre Sc. et Communautaire des Grands-Vents

Labrador
16 au 18 novembre
École L'ENVOL
École Boréale & Bibliothèque Melville

Côte Ouest
Péninsule de Port-au-Port
16 au 19 novembre
École Notre-Dame-Du-Cap
École Sainte-Anne
Bibliothèque publique Kindale de Stephenville
Bibliothèque publique de Corner Brook



plus d'informations
à venir sur
@FestivalLitteraireTNL



LA FRANCOPHONIE ENTRE LES MAINS DE JEUNES TERRE-NEUVIENNES

L'organisme Le français pour l'avenir a dévoilé en juin dernier la liste 2026 de son Forum National des Jeunes Ambassadeurs et ambassadrices (FNJA). Parmi les 35 jeunes leaders sélectionnés à l'échelle du pays, deux représentent fièrement Terre-Neuve-et-Labrador: Erica Goose, de l'école Corner Brook Regional High School et Sarah Golden Penney de Holy Spirit High School à Conception Bay South.

Grâce à la créativité et l'engagement communautaire qu'elles ont démontrés durant le processus de sélection, elles ont été choisies pour suivre une formation immersive intense axée sur le leadership. La formation s'est tenue au campus de l'Université de Moncton au Nouveau-Brunswick, du 9 au 14 août dernier. Après la formation, place au challenge! Erica et Sarah devront être au courant de cette année, de véritables porte-paroles du bilinguisme et animer la culture francophone dans leurs écoles respectives.

Courage pour la suite, les amies, et félicitations du *Gaboteur!* (TRM)

COMMUNAUTAIRE

COLINE TISSERAND - LE GABOTEUR - IJL

40 ans et toujours hissé haut

Le drapeau franco-terre-neuvien-et-labradorien, adopté le 5 octobre 1986, souffle cette année ses 40 bougies. Fièremment brandi par les jeunes des six écoles francophones lors des cérémonies de la Journée provinciale de la francophonie du 30 mai dernier, ses couleurs ont également été visibles pendant 40 jours devant l'édifice de la Confédération. Sa créatrice, la discrète Lyly Fortin, pose aujourd'hui son regard sur ce symbole, quatre décennies plus tard.

Arrivée initialement à Terre-Neuve en 1985 pour un séjour d'un mois de vacances, la Québécoise Lyly Fortin, alors dans sa vingtaine, décidera finalement d'y rester pour un séjour d'une vie. Elle commence donc à travailler comme coordonnatrice à l'Association francophone de Saint-Jean (actuellement l'Association communautaire francophone de Saint-Jean, ou l'ACFSJ pour les intimes). Un ami lui mentionne le concours lancé par la Fédération des francophones de Terre-Neuve et du Labrador (FFTNL) dans le but de créer un drapeau pour la francophonie provinciale. Parmi les critères à respecter, il fallait représenter l'ascendance française, l'île de Terre-Neuve ainsi que le Labrador.

La Québécoise originaire de Trois-Rivières décide donc de soumettre sa proposition au concours. À sa plus grande surprise, sa maquette est sélectionnée parmi les huit exposées au congrès provincial de 1986 de la FFTNL, qui se tient à Corner Brook cette année-là. Son drapeau est officiellement adopté le 5 octobre 1986 par la Fédération. La date est d'ailleurs une belle coïncidence avec la date de création du Gaboteur, fondé exactement deux ans plus tôt, le 5 octobre 1984.

Madame Fortin a choisi les couleurs bleu, blanc et rouge pour rappeler les origines françaises des francophones de la province. Sur les deux voiles jaunes, aux couleurs de l'Acadie, se dressent la fleur de sarracénie et la branche tamarak, qui représentent respectivement les emblèmes florales de l'île du Labrador. Les deux voiles rappellent la première venue des ancêtres communs et le fait qu'elles soient gonflées démontre l'action qui est toujours de l'avant.

Il y a 40 ans...

Ce concours de drapeau s'inscrit dans un contexte où les francophones de la province obtiennent gain de cause pour leurs droits. En 1982, le Canada a adopté *La Charte canadienne des droits et libertés*, qui garantit l'accès à l'éducation en langue française aux enfants de parents instruits en français, là où le nombre le justifie. Deux ans plus tard, les premières classes en français langue première de la province ouvrent leurs portes à La Grand'Terre, sur la péninsule de Port-au-Port.

Selon la Québécoise, le drapeau franco-terre-neuvien-et-labradorien prend toute sa signification lorsqu'il est hissé le 30 mai 1987 à La Grand'Terre. On inaugure alors la construction du Centre francophone scolaire et communautaire Sainte-Anne. «C'était la rencontre de deux rêves», écrit-elle dans un texte publié par *Le Gaboteur* en 2016. «Ce projet d'école francophone avait requis beaucoup de travail et de persévérance et le fait qu'un drapeau et une première pelletée de terre se retrouvaient dans une même cérémonie était complètement magique. Quelques larmes ont même été versées», raconte-elle. La journée du 30 mai deviendra d'ailleurs officiellement la Journée provinciale de la francophonie terre-neuvienne-et-labradorienne en 1999.

«C'était une époque très excitante», se rappelle madame Fortin. «Il se passait tellement de choses

[pour les francophones] en même temps. Il y avait tellement de batailles à mener sur plusieurs fronts, non seulement au niveau communautaire, mais aussi au niveau politique provincial et fédéral. Pendant qu'on se battait déjà pour le droit d'avoir des services en français partout au Canada, les francophones d'ici se démenaient aussi pour obtenir des droits de base bien plus essentiels, entre autres pour la reconnaissance de leur existence et de leur droit à l'éducation en français.»

«Il y avait tellement de travail à faire qu'il était difficile de prédire l'avenir», poursuit-elle. «Il faut se rappeler que, puisqu'il n'y avait pas d'école francophone, les enfants devaient aller dans les écoles anglophones, où l'utilisation du français était découragée. [...] Lorsque je vois les écoles et les différentes associations francophones toujours aussi présentes et vibrantes à travers la province, je me dis qu'on a fait du bon travail!»

Des coups d'émotion

Les propos de Robert Cormier, alors président de la FFTNL, prononcés lors de la première levée du drapeau ont laissé un grand impact sur l'artiste. «Il s'est penché vers moi et il a dit: "Est-ce que tu te rends compte que dans 100 ans d'ici, tu ne seras plus là mais le drapeau flottera encore?"».

Environ vingt ans plus tard, en remarquant pour la première fois le fresque-murale du drapeau sur une façade du Centre scolaire et communautaire des Grands-Vents à St. John's, la taille de la murale lui a donné un petit coup d'émotion au cœur.

«Je me rappelle aussi l'avoir vu flotter à l'hôtel de ville de Québec, ainsi qu'à la Commission de la capitale nationale du Québec, ce qui m'avait particulièrement touchée, puisque cela représente, selon moi, un pas de plus dans la reconnaissance de l'existence même des communautés francophones de Terre-Neuve-et-Labrador en dehors de la province», dit-elle.

«Évidemment, les Franco-Terreneuviens et les Franco-Terreneuviennes ont gagné leurs propres batailles, et pour ma part, je n'étais qu'une alliée qui partageait leur amour du français et de l'histoire. Je suis seulement contente qu'ils m'aient accueillie dans leur mouvement à l'époque.»

Elle avoue pourtant que même aujourd'hui, elle rencontre beaucoup de personnes qui n'ont aucune idée que Terre-Neuve-et-Labrador compte également des communautés francophones. «Il y aura donc toujours du travail à faire dans ce domaine», résume-t-elle.



Photo: Cody Broderick



Willie Cornect et Anasthasia Lainey hissent pour la première fois le drapeau de la francophonie provinciale le 30 mai 1987 à La Grand'Terre. Photo: Georges Lanoue (Archives *Le Gaboteur*)



De son côté, Lyly Fortin reste impliquée dans le milieu francophone pendant plusieurs années en tant que directrice de l'ACFSJ, présidente du Gaboteur Inc. et agente de liaison pour le Commissariat aux Langues Officielles avant de retourner travailler dans son domaine de prédilection: l'art. «Je suis donc retournée à mes premiers amours: le cinéma, le théâtre, la télévision et les arts plastiques», dit-elle en ajoutant que pendant toutes ces années, elle n'a jamais délaissé sa passion pour les animaux. «Il y a maintenant 5 ans, j'ai décidé de nourrir cette autre passion à plein temps et j'ai complètement changé de carrière. Je travaille aujourd'hui dans un hôpital vétérinaire et à ma grande surprise, cet environnement m'a reconnectée avec le français car je rencontre plusieurs clients francophones et on se permet des belles jasettes!», raconte-t-elle par courriel. Photo: Courtoisie

Suite de la page 2

Fierté franco-canadienne

Monica Clément a conduit l'équipe de l'aéroport jusqu'au préfet, puis jusqu'à la cérémonie de dépôt de gerbe soulignant le ralliement de Saint-Pierre-et-Miquelon à la France libre en 1941. Elle se souvient d'une atmosphère marquée par la solidarité et par un profond sentiment de fierté.

Sur place, son mari qui est originaire de Saint-Pierre, Éric Clément, a même pu serrer la main de Mark Carney. Pour Monica, ce moment a donné une dimension personnelle à une journée déjà exceptionnelle. En attendant la cérémonie dans sa mini-fourgonnette, l'émotion était telle qu'elle a versé quelques larmes.

«En tant que couple international, ça a vraiment été un moment de grande fierté, où tout s'est mis en place, de voir nos deux pays s'unir dans l'espoir de renforcer leurs liens au profit des îles.»

Comment son entreprise s'est-elle retrouvée dans le viseur des pouvoirs publics comme candidate pour un contrat aussi important? «Le professionnalisme, la passion, le dévouement, et le fait qu'ils aient le sentiment de pouvoir me faire confiance sur un sujet aussi sensible?», spécule madame Clément.

«Je n'en sais pas plus que ça et j'aimerais beaucoup savoir, juste par curiosité, comment j'en suis venue à occuper ce rôle important. Est-ce parce que je suis moi-même canadienne? Est-il possible que la voiture que je conduis soit tout simplement parfaite pour ça? Ça pourrait être un mélange de plusieurs facteurs», explique-t-elle.

Ayant commencé comme blogue en 2024, Let's Sea SPM est rapidement devenue une entreprise. Originaire de Corner Brook, madame Clément avait abandonné sa carrière chez le vétérinaire pour suivre son époux, Éric, originaire de l'archi-

pel, à Saint-Pierre. Elle se souvient avoir entendu certains touristes dire qu'il y avait «peu à faire ou voir» à Saint-Pierre-et-Miquelon. Son expérience personnelle était pourtant tout autre. Installée dans une famille ayant une longue histoire sur le Caillou, elle découvre un territoire qu'elle juge riche en lieux à découvrir, en histoires à raconter et en entreprises locales à faire connaître. Elle a donc commencé Let's Sea SPM pour aider les visiteurs à mieux préparer leur séjour, tout en mettant de l'avant les endroits et les entreprises qui, selon elle, rendent l'archipel si spécial. Le blogue devient rapidement une entreprise.

À son avis, plus l'archipel sera visible sur les cartes, mieux ce sera pour ses résidents.

«[Les Saint-Pierrais et les Miquelonnais] sont très attachés à leurs îles, et ils ont bien raison de l'être. Ils sont fiers de ce qu'ils ont accompli, construit et mis en place ici», souligne-t-elle.

À l'été 2025, Monica guide 67 visites en autobus, et à partir de l'été dernier, elle en offre de manière indépendante. Cette passion pour son pays d'adoption et pour son potentiel touristique a d'ailleurs été reconnue au-delà de l'archipel. Entreprise aussi enregistrée à St. John's, en août dernier, Let's Sea SPM a reçu le prix platine dans la catégorie des agences touristiques de l'édition 2026 du concours Community Votes de St. John's.

Pour la propriétaire d'une petite entreprise touristique créée à peine quelques années plus tôt, faire partie du convoi d'une telle visite historique est plutôt surréaliste.

«J'aurais été ravie de me trouver même à l'arrière du convoi. Le simple fait de pouvoir y participer, c'était génial», résume celle qui, le temps d'une journée, a troqué son rôle de guide touristique pour celui de chauffeuse politique.

«C'est un peu comme un de ces moments qui n'arrivent qu'une fois dans une vie, ceux qu'il faut prendre le temps de savourer et de se rappeler de temps en temps», résume-t-elle.



Let's Sea SPM offre des visites guidées de Saint-Pierre-et-Miquelon en français et en anglais. Photo: Courtoisie

Suite de la page 5

«Le projet permettra une meilleure circulation de l'information, une meilleure connaissance des objectifs des communautés d'accueil, une meilleure sélection des profils et une meilleure compréhension des attentes des migrants. Cela favorisera une contribution plus efficace du nouvel arrivant à la collectivité qui l'accueille», estime-t-il.

Tourné vers l'avenir

La rétention des immigrants francophones demeure l'un des grands défis auxquels font face les communautés francophones en situation minoritaire au Canada. C'est précisément cet enjeu que cherche à relever le Programme d'appui à l'immigration francophone, dans le cadre duquel le projet de PIAAIF a été élaboré.

Bien que l'initiative n'ait pas obtenu de financement lors du dernier cycle du PAIF, ses promoteurs restent confiants quant à ses perspectives d'avenir.

«Le projet est prêt et les possibilités sont nombreuses. D'ici au prochain cycle de financement d'IRCC prévu en 2028, rien ne nous empêche de le présenter à une municipalité, à un organisme international ou encore au gouvernement provincial, qui joue lui aussi un rôle important en matière d'immigration», souligne Richard Ndoumbe.

En attendant, Richard Ndoumbe a trouvé ses marques à Happy Valley-Goose Bay. Homme aux talents multiples, il officie aujourd'hui dans le secteur de la sécurité à l'aéroport de Goose Bay avec des horizons qui tendent à s'élargir ailleurs. Il se trouve aussi très impliqué dans plusieurs activités bénévoles et communautaires qui lui permettent de redonner à la communauté qui l'a accueilli.

«Nous sommes aujourd'hui bien intégrés dans la communauté ma famille et moi. Happy Valley-Goose Bay est un bon théâtre d'apprentissage et le travail communautaire me permet de rester dans les domaines qui me sont chers.»



Originaire du Cameroun, Richard Ndoumbe réside aujourd'hui à Happy Valley-Goose Bay. Photo: Courtoisie

BÂTIR UNE ÉCONOMIE *FORTE* POUR TOUS LES CANADIENS

Le gouvernement du Canada prend des actions pour bâtir une économie plus forte :

| Mener de grandes initiatives nationales qui devraient créer 337 000 emplois

| Établir plus de 20 partenariats en matière d'économie et de sécurité à travers quatre continents

| Réduire les barrières commerciales entre les provinces pour créer une économie canadienne forte et unie

| Créer Maisons Canada pour bâtir des logements abordables plus vite que jamais

**APPRENEZ-EN PLUS
SUR NOTRE PLAN.**

canada.ca/ECONOMIEFORTE



Gouvernement
du Canada

Government
of Canada

Canada 